

950 00
LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET
DÉPARTEMENTS

Un an 3 fr.
Six mois 2 fr.
Trois mois 1 fr.
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à
L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année

N° 20.

Dimanche 20 Mai 1900.



La Catastrophe de Chaville

A la recherche des victimes.



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La guerre sud-africaine semble entrée dans sa phase décisive. Après une longue période d'inaction, l'armée anglaise, renforcée de nouveaux effectifs et abondamment ravitaillée, refoule méthodiquement vers le Nord les commandos boers.

Dans les conditions où elles se poursuivent, ces opérations ne comportent guère d'alsas.

Toutefois, malgré leur écrasante supériorité numérique, les Anglais ne parviendront pas à leur but sans s'imposer de lourds sacrifices. Ils vont s'engager dans un pays de plus en plus difficile, et s'éloigner de leurs centres de ravitaillement.

Dans ces conditions, la campagne peut durer de longs mois encore, d'autant plus qu'avec les habitudes de prudence qui lui ont si bien réussi jusqu'à ce jour, lord Roberts ne laissera certainement rien au hasard dans cette dernière période de la lutte.

Pendant ces temporisations, la mission boer qui vient d'arriver en Amérique va essayer d'obtenir de la grande République l'intervention qui sauverait les deux petits peuples acculés à une lutte mortelle.

Encore faudrait-il que la situation se maintienne quelque temps sans modification sensible et qu'un coup décisif ne vint pas rendre impossible toute tentative de médiation.

Les Boers obtiendraient-ils du sort ce répit qui pourrait les sauver ?

Voici les élections municipales achevées dans toute la France, et les luttes souvent plus ardentes que courtoises qu'elles ont provoquées, ne seront bientôt plus qu'un souvenir.

Comme toujours, les philosophes ont pu faire, à cette occasion, bien des remarques piquantes; les amateurs d'une douce gaieté ont été servis à souhait.

Nous avons vu pendant une quinzaine les candidats déployer une activité que tous les élus ne retrouveront pas, hélas! lorsqu'il s'agira des affaires publiques. Une multitude de braves gens se sont découvert, subitement, d'étonnantes aptitudes et ont essayé, par des procédés parfois étranges, de faire partager à leurs concitoyens la flatteuse opinion qu'ils avaient conçue de leurs propres mérites.

Une fois de plus, des candidats « sollicités par un très grand nombre d'électeurs » n'ont réuni au scrutin qu'un nombre de voix ridiculement restreint.

Mais ce sont là des menus faits devenus si habituels que l'on n'y prête plus guère attention.

Quelques candidats ont trouvé mieux. Il en est un, à Paris, qui avait pris avec sérénité, la réforme de l'orthographe comme plate-forme électorale. Il en faisait la base de toutes les autres réformes politiques et constitutionnelles.

Tout en fulminant contre les parasites sociaux et en promettant un « moyage général », il assurait ses électeurs qu'il saurait ramener « vers les pâturages savoureux de la logique les brebis universitaires qui érent encore par les chemins tortueux de l'arbitraire », tout cela par le seul effet de la réforme « orthographique » préconisée comme une panacée de tous les maux qui accablent notre pauvre humanité.

Dit-on que cette profession de foi n'a pas séduit les électeurs et que le candidat si bien intentionné n'aura pas son fauteuil à l'Hôtel de Ville.

N'est-ce pas à désespérer de tout programme ?

Deux nouvelles nous arrivent d'Amérique, qui prêtent à un piquant rapprochement.

La Compagnie de chemin de fer de l'Illinois Railroad vient de mettre en service la plus grosse locomotive du monde. Ce monstre est supporté par douze roues et sa longueur totale, tendeur compris, atteint vingt mètres. Dressée sur ses larges roues d'arrière, sa hauteur dépasserait, seules, celle d'une grande maison à six étages. Elle pèse à elle seule la chiffre formidable de 403.000 kilos, dont 25.000, utilisés pour l'adhérence, portent sur les roues motrices.

A cette charge, il convient d'ajouter celle du tender, lequel, en service, c'est-à-dire avec ses douze tonnes de charbon et sa provision de 31.000 litres d'eau, ne pèse pas moins de 64.000 kilos. Le poids total, locomotive et tender, atteint donc 167 tonnes.

Ce monstre de cuivre et d'acier, capable d'un effort unique dans les annales des chemins de fer a été dix-huit mois en construction, et son prix de revient a dépassé 40.000 dollars.

D'autre part, l'arsenal de Waterville construit en ce moment un canon colossal,

destiné à être placé à Sandy Hook, en avant de New-York, pour la défense de la côte.

Ce canon, de 17 mètres de long, pèse 126 tonnes.

Le projectile, long de deux mètres, pèsera 2.370 livres et portera une charge de poudre de 1.060 livres. La pression latérale au moment de la décharge sera de 36.000 livres par pouce carré.

Chaque coup coûtera la modeste somme de 4.225 francs.

La portée sera étonnante. Elle atteindra vingt milles marins, soit environ trente-cinq kilomètres et, au sommet de sa trajectoire, le projectile atteindra 8 kilomètres.

Or, jusqu'ici, le plus puissant canon connu, soit le « Jubilee Round » anglais, soit le plus énorme des Krupp ne dépassait pas une portée de vingt kilomètres.

Combien ceci nous éloigne de cette fraternité universelle dont tant de rêveurs optimistes nous avaient prédit avant la fin du siècle l'ineffaçable avènement.

Notre époque, partagée par des tendances contradictoires, également puissante pour le bien et pour le mal, s'applique avec un égal succès aux travaux de la paix et aux œuvres de la guerre.

Verrons-nous se poursuivre sans cesse ce dualisme vieux comme le monde ?

Un jour viendra-t-il où ceci tuera cela et où les canons monstres que l'industrie produit à foison resteront seulement comme les spécimens d'un âge de brutalité et de barbarie à jamais évanoui ?

NOS GRAVURES

LA CATASTROPHE DE CHAVILLE
TAMPONNEMENT DE DEUX EXPRESS

Un terrible accident s'est produit, dimanche dernier, près de la station de Chaville.

Un train de banlieue était arrêté dans cette dernière gare. Deux express venaient derrière à cinq minutes d'intervalle. Un aiguilleur donna le signal du départ au deuxième express, sans prévenir celui qui le précédait. Ce dernier train fut tamponné avec une violence inouïe et trois wagons de queue furent littéralement broyés.

Quand on réussit à organiser les secours, on retira de dessous les matériaux accumulés un mort et une quinzaine de blessés.

La Compagnie de l'Ouest, dont la responsabilité morale est gravement engagée, puisque ses horaires sont établis dans des conditions qui rendent presque inévitables les accidents de ce genre, a poussé jusqu'au scandale l'oubli de ses plus élémentaires devoirs. C'est seulement à deux heures du matin, cinq heures après l'accident, qu'arriva le train de secours.

L'année dernière, lors de l'accident de Juvisy, nous avions eu à signaler même sans gêne ou même incurie.

Il est remarquable, d'ailleurs, que l'Ouest et l'Orléans, qui exploitent à la fois leur personnel et le public avec une désinvolture que l'on pourrait croire calculée, détiennent un record peu enviable sous le rapport de la fréquence et de l'importance des catastrophes.

L'enquête officielle est ouverte. Elle aboutira comme toujours à l'inculpation d'un aiguilleur ou de quelque agent subalterne. Par contre, nous voyons tous les jours des propriétaires d'automobiles condamnés à la prison pour vitesse excessive, sur le rapport d'agents fort braves hommes, peut-être, mais notoirement incompétents.

Explique qui pourra ces fantaisies de la justice.

SUICIDE A L'AMÉRICAIN

L'Amérique est le pays classique des excentricités. Nulle part le désir de sensations inédites n'est aussi puissant que chez ce peuple jeune qui, par une extraordinaire fortune, a pris en un siècle une si large place dans le monde.

Ce goût de la bizarrerie se retrouve au plus haut de dans l'acte de ce banquier de Baltimore qui s'est suicidé la semaine dernière.

Chagrins intimes, pertes d'argent ou spleen tenace, on ignore encore le vrai mobile qui le poussa. Toujours est-il qu'une fois son parti pris, il choisit un mode d'exécution encore inédit.

Il se rendit dans son cabinet, alluma un excellent cigare et s'étendit sur un canapé, après avoir fixé au préalable sur sa poitrine cinq cartouches de dynamite.

Puis, sans aucune hâte, simplement, froidement, il approcha son cigare allumé des cartouches de dynamite. Une formidable explosion retentit, et lorsqu'on accourut, quelques instants après, on retrouva, au milieu de débris épars, des meubles et des tentures, une inoubliable boue sanglante dans laquelle on avait vainement cherché le souvenir d'une forme humaine.

L'INFRANCHISSABLE BARRIÈRE

Comme je venais de débarquer de la *Gascogne*, le superbe steamer de la Compagnie Transatlantique, et que je me dirigeais en habitué à la recherche de mon hôtel préféré, le plus calme des hôtels de New-York, je fis une rencontre extraordinaire. Si extraordinaire que je regardai à deux fois la personne que je croyais reconnaître avant de l'interpeller. A la fin, cependant, certain que mes yeux ne me trompaient pas et que c'était bien mon vieil ami Maréchal que je trouvais par hasard déambulant sur les quais de la capitale de l'Union, je me décidai :

— Eh bien ! par le diable, voilà ce qui s'appelle une rencontre étonnante.

Qui m'aurait dit que j'allais vous retrouver ici, vous qui avez si soudainement disparu l'automne dernier.

Comme je m'avançais la main tendue, Maréchal fut bien forcé de me reconnaître et de répondre à mon étreinte, mais il me parut embarrassé, ennuyé, plutôt que flatté de me voir. Il y avait dans tout son air comme une gêne, quelque chose d'indéfinissable qui me frappa tout de suite.

— Peut-être, pensai-je, a-t-il intérêt à garder l'incognito dans ce pays et eût-il préféré ne pas me trouver sur ses talons ?

Mais comme nous nous connaissons depuis vingt ans, que plus d'une fois de légers dissentiments s'étaient élevés entre nous, sans jamais altérer gravement notre amitié, que même des silences de plusieurs années n'avaient pu la détruire, je mis, sur le compte de la surprise le mouvement de mauvaise humeur que j'avais constaté chez mon vieux camarade et passant mon bras sous le sien, je l'invitai à venir déjeuner avec moi.

Il se défendit mollement, pour la forme, prétextant une affaire pressée, mais comme il ne paraissait guère en mesure de m'expliquer la nature de ses affaires, il finit par se laisser convaincre et je l'entraînai.

Une fois à *Modern House*, c'est le nom de cette pension de famille que je me permets de vous recommander, au coin de la 13^e Avenue, il devint un peu plus loquace.

Comment en vins-je à l'amener à me narrer



l'aventure que je vais vous conter à mon tour, c'est ce dont je vous ferai grâce. Il importe seulement de reconnaître que ce résultat fut dû en partie à l'excellence des grands crus de Bourgogne que nous sablâmes galamment, en vrais Gaulois, au cours de notre agape. On ne boit de bons vins de France qu'à l'étranger, c'est une affaire jugée depuis longtemps.

Donc, quand nous en fûmes au Clos-Vougeot, Maréchal qui ne se décidait pas, mais dont la langue marchait plus facilement qu'au début du repas, me conta ce qui suit :

— Tu me demandes le motif qui m'a fait expatrier, car je crois bien être parti de France sans espoir de retour. Eh bien ! je vais te le dire. Aussi bien il y a longtemps que ce secret me pèse et m'étouffe. Je ne l'ai confié encore à personne et je ne te l'aurais sans doute jamais raconté si les circonstances ne nous avaient mis en présence. Tu es un ami sûr, tu ne me trahiras pas et je veux te faire juge de ma conduite.

Tu te rappelles qu'il y a quelques années je fus sur le point de me marier. Les premières démarches avaient été faites auprès de la jeune fille, et autorisé à faire ma cour à celle que je considérais à bon droit comme ma fiancée, je goûtais déjà les prémices du bonheur futur qui m'attendaient.

Henriette Julliard, la fille d'un maître de forges des Ardennes, était bien la plus jolie personne des environs à dix lieues à la ronde, et elle paraissait me rendre un peu de l'affection que je lui avais vouée dès le premier jour de notre rencontre.

Ma situation assez prospère, mes relations, l'honorabilité de ma famille avaient fait le reste et la date de notre union restait seule à fixer quand un événement imprévu vint tout changer.

Un de mes amis, un ancien camarade de Polytechnique, resté lui dans l'armée, m'annonça sa visite. Il venait, disait-il, passer un congé de convalescence chez moi. L'air si pur de nos Ardennes l'avait tenté, etc., bref, il arriva un beau matin et s'installa comme il l'avait annoncé.

Nos premières effusions furent sincères. J'ai-je jamais beaucoup aimé de Mauriac et à l'Ecole

nous étions deux inséparables. Nous avions tant de choses aussi à nous raconter, depuis si longtemps qu'on ne s'était vu.

J'organisai en son honneur des parties de plaisir, des parties de chasse et je le présentai partout. Il avait un entrain du diable, beau garçon, agréable causeur, sportman accompli, il plaisait à tout le monde et conquérait la sympathie générale.

Tu devines ce qui advint de mon imprudence. Présenté, vanté, loué par moi dans la famille de ma fiancée, Mauriac séduisit tout le monde par son élégance, ses bonnes manières, la grande habitude qu'il avait du monde et comme toutes ces qualités formaient avec mon caractère plutôt en dedans, réservé et froid le plus frappant contraste, Henriette les remarqua.

Un mois, que dis-je, quinze jours, ne s'étaient pas écoulés que j'étais évincé, éconduit et que la famille Julliard désolée pour la forme, me priait de reprendre ma parole.

Le prestige de la particule avait décidé le père des premières ouvertures de Louis de Mauriac, la grâce, le charme de la conversation avaient enlevé la mère et quant à Henriette elle s'était tout simplement laissée entraîner par l'élégance, la désinvolture, le prestige de l'uniforme du brillant officier, toutes choses qui plaisent et plairont éternellement aux femmes.

Te dire quelle fut ma douleur, ma rage quand j'appris tout d'un coup cette stupéfiante nouvelle. J'étais tellement empoigné moi-même par ce brigand de Mauriac que je ne m'étais aperçu de rien, pas même du jeu qu'il jouait vis-à-vis de moi et que je tombai du septième ciel dans le plus profond des ténèbres de l'enfer.

Tu comprends, n'est-ce pas, ce que je dus souffrir à cette époque ? Je tombai malade et pendant trois longs mois on désespéra de me sauver. Quand je revins à la santé, le mariage était chose accomplie. Les nouveaux époux étaient par bonheur partis pour Paris, m'évitant ainsi le spectacle de leur lune de miel, et de leur premier bonheur.

Ce fut un premier soulagement. Puis l'apaisement vint avec le temps. Les années passèrent sur mon chagrin et me laissant de toute ma douleur passée qu'une grande, profonde amertume contre la destinée. J'avais juré de ne jamais me marier, j'ai tenu parole.

Ma tranquillité dura cinq années pendant lesquelles je ne revis pas une fois le couple Mauriac qui demeurait toujours à Paris et avec qui du reste je ne désirais nullement rentrer en relations.

Mais l'homme propose... Au bout de ce laps de temps, de singuliers bruits commencèrent à courir dans les environs, au sujet des Julliard. On disait que le maître de forges paraissait gêné dans ses affaires, lui dont la fortune autrefois inébranlable était reconnue de tous.

Les rumeurs ne tardèrent pas à se préciser. Les gens bien informés prétendirent que la conduite de son gendre était l'unique cause de la perturbation dans les affaires du vieil industriel.

M. de Mauriac était un joueur, un de ces joueurs enragés qui perdraient jusqu'à leur chemise une fois assis à une table de baccara. La garnison de Paris lui donnait aussi un trop beau champ pour qu'il n'en profitât pas. Et il en avait profité, le gaillard, à tel point que le père Julliard dut montrer les grosses dents, sous peine d'aller à la faillite.

Un beau jour, il refusa de payer les dettes de son gendre. Malgré les supplications de sa fille éperdue, de sa femme et de tous les amis de la famille, il signifia à Mauriac que s'en était trop et qu'il entendait lui, vieux travailleur, garder au moins une bouchée de pain pour ses vieux jours.

Cet arrêt laissait à l'officier le choix entre le déshonneur et la mort qui efface. Mauriac tenait à la vie, il préféra le premier des deux moyens, il donna sa démission et, comble de l'ignominie, accepta de vivre désormais à la charge de ses beaux-parents.

De ce fait, il redevenait mon voisin, et comme forcément les relations en province sont très restreintes, nous nous trouvions exposés à nous rencontrer au premier jour chez un tiers.

C'est ce qui arriva avant qu'un mois ne fût écoulé. Le hasard nous mit en présence. J'avais depuis longtemps prémédité ce que je ferais en pareille occasion et j'étais résolu à accepter les avances que ne manquerait pas de me faire mon ancien ami, je me montrai de cette façon, p-n-sai-je, un homme bien élevé et sans regrets comme sans affectation. Sans aller jusqu'à fréquenter les Mauriac, surtout après ce que je savais sur la conduite de Louis, je me proposais de ne pas paraître les éviter de parti pris. D'ailleurs, ma passion d'autrefois pour la belle Henriette me semblait bien morte, et je ne courrais à la recherche d'autre risque que de la trouver changée, enlaidie, vieillie toutes choses qui calment le désir plus qu'elles ne l'excitent.

Insensé que j'étais ! Oui, je revis Henriette, je revis Mauriac, je feignis même avec lui un sincère rapprochement.

J'étais devenu lâche du premier coup, dès la première entrevue Henriette m'avait séduit, ensorcelé de nouveau. Non certes, elle n'était ni vieillie ni enlaidie, tout au plus avait-elle changé un peu, mais ce changement, tout à son avantage, me la montrait plus jolie encore qu'autrefois, plus mûre, d'une beauté plus sereine. Et, comme au contact d'une étincelle électrique, le vieil amour qui depuis si longtemps sommeillait au plus profond de mon cœur, flamba de nouveau avec la force d'un incendie.

C'était la hâte à recommencer, les mêmes épreuves à subir avec cette circonstance aggravante que je ne pouvais plus conserver d'espoir. Henriette était honnête femme et pour rien au monde n'eût trahi ses devoirs ; seulement je voyais bien à certains indices qui ne trompent pas, qu'elle me voyait bien autrement qu'autrefois. Elle se repentait sérieusement de m'avoir

éconduit pour me préférer ce mauvais sujet de Mauriac.

La conduite de ce dernier méritait, du reste, les appréciations les plus sévères. Privé du jeu, condamné à l'inaction par son apathie et aussi par son peu d'aisance du travail, il était rapidement devenu ivrogne et libertin. Plus d'une fois, je surpris sur le pâle visage d'Henriette les traces de larmes récentes que la malheureuse jeune femme dévorait en cachette.

Connais-tu pire supplice que de voir souffrir une femme que l'on aime et pour qui on donnerait volontiers sa vie, alors qu'on a les mains liées, qu'on est condamné à l'impuissance par la destinée implacable. Qu'il eût été le bienvenu, l'accident qui nous eût débarrassés de ce mauvais sujet de mari, dont l'existence assurait à Henriette un long martyre !

Plus d'une fois, cette pensée me vint à l'esprit sans que je pusse parvenir à la chasser. A quoi bon rêver l'impossible. Pouvais-je espérer que mon ex-ami se trouverait à point nommé dans une catastrophe de chemin de fer ou au milieu d'une explosion de dynamite, afin de disparaître et de me laisser le champ libre auprès de sa veuve.

J'aurais dû à ce moment m'expatrier, lui n'importe où. Je n'en eus pas le courage. Semblable au blessé qui avise son mal volontairement pour mourir plus vite, je me plongeais avec volupté dans ce gouffre sans issue, livrant au seul hasard le soin de me diriger.

Hélas ! le hasard devait arranger les choses à sa façon. Mes assiduités à la maison des Julliard et l'accueil que je recevais de ses beaux-parents et de sa femme, finirent par froisser je ne sais quelle fibre qui vibrât en-ore au cœur de Mauriac, malgré sa dégradation et son avilissement.

Un soir, son infâme lui vint aussitôt à l'esprit et lui, qui n'avait apporté dans cette malheureuse famille que la honte, le désespoir et la ruine, sentit se réveiller une jalousie féroce envers moi. Que te dirai-je encore, mon pauvre ami ? Un drame était inévitable.

L'orage éclata entre nous deux le lendemain d'un jour où en présence de sa femme j'avais risqué un mot sur les malheurs qui attendent bien souvent les jeunes filles romanesques.

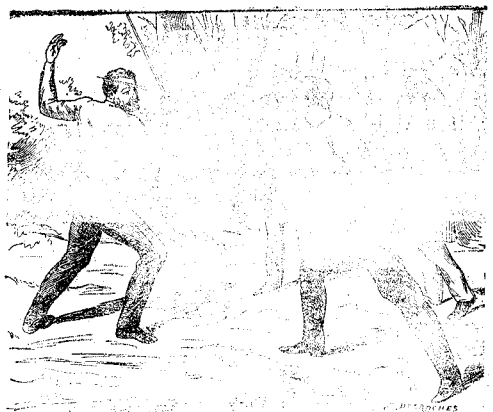
— C'est pour moi que tu as dit cela hier ? me fit Mauriac d'un air froid qui contrastait avec le feu sombre de ses prunelles et le tremblement de ses mains.

— Je me suis tenu dans les généralités et si tu as trouvé dans mes paroles quelque chose d'offensant ne t'en prends qu'à ta conduite.

— C'est une leçon ?

— Comme tu voudras.

Le surlendemain nous nous alignions sur le pré. Malgré mon infériorité évidente grâce à la manière des armes, peut-être plutôt grâce à cela au contraire, je pus raider mon adversaire dès la deuxième passe.



Je ne voulais plus revoir Henriette. A quoi bon ? Pouvais-je me présenter devant elle, les mains teintes du sang de celui qui malgré son indigence avait été cinq ans son époux ?

Plus que toute autre considération humaine, cette barrière de sang ne se sépare à tout jamais et comme en restant en France je risquais fort de ne jamais guérir, je me suis expatrié et je viens en Amérique essayer de recommencer ma vie.

— Pauvre ami, je souhaite que l'existence te ménage maintenant un peu de bonheur, tu l'auras acheté assez cher, car je n'en tendant à Maréchal ma main qu'il serra avec effusion.

J. DUCNON.

CONTE TRISTE

C'est une histoire triste, qui me fut contée par les Abeilles Blanches de la Neige un soir, tristement sur la ville.

Depuis des siècles... qu'elle erre inlassable, de la terre au ciel, des monts aux plaines, de l'océan aux glaciers, qu'elle voyage du sud au nord... la neige a vu tant de choses, tant et tant de spectacles, de toute sorte.

A force de rôder sous les portes, vers les fenêtres, autour des combles et des cheminées, elle a vu tant de larmes, entendu tant de plaintes, surpris tant de secrets à travers les murailles épaisses, écouté tant d'hommes gémir au fond des forêts, des grottes, derrière les murs des cachots, des forteresses, des cloîtres...

Et sur les routes, les champs de bataille, les pieds de vif ou couchés sur le dos, dormant pour toujours...

C'est un enchevêtrement qu'elle recouvre de son linceul en passant...

Aussi sait-elle des histoires innombrables, des histoires de tous les temps, merveilleuses, comme d-s contes de nourrice, ou tragiques comme un fait divers des journaux.

Et c'est une de celles-ci que les Abeilles Blanches me racontèrent un soir, que, chassées par la bise, elles bourdonnaient à mon carreau.

Un soir de réveillon, où, songeant près des bûches, je regardais l'essaim pâle voltiger, tomber là-bas, lentement, tristement sur la ville.

Ils étaient deux frères, deux petits ramoneurs, enfants de bohème et de Savoie qui, par une vesprée de Noël, s'en allaient claquant du bec, claquant des sabots sur la terre dure, qui s'en allaient la chair au nez, la faim au ventre, la gotte au nez avec des billes dans leur poche, barbouillés de suie des pieds à la tête; ils avaient des joues enfumées, des cornées pâles, immenses comme des petits diables, un pif rouge d'ivrogne... et défilait, blanc sur noir, à travers le paysage encombré de neige.

De sabots chaussés, vêtus de loques, coiffés d'un bonnet de laine pointu semblable à quel-



que bonnet d'âne, serrant les coudes, serrant les flancs, ils cheminaient côte à côte, portant — comme l'Amour des chanoines — leurs outils sur le dos : paquet de cordes et « buisson » de fer.

En quête d'ouvrage, ils s'étaient mis en route vers le nord, vers le froid, selon l'habitude des Savoyards, qui sont les hirondelles d'hiver, de cheminées.

Ils espéraient bien trouver en voyage quelque tuyau à nettoyer et une soupe qu'on leur tremperait la paille, et n'avaient rencontré que des berceaux vides, des baraques abandonnées et des boueuses, où pleuraient la bise... Le pays était moule, désert... la stoppe russe.

Ils regrettaient presque leur patron mort depuis peu, un homme dur cependant, à l'âme plus machurée que le visage.

C'était un chemin-au piémontais, ramoneur l'hiver, et joueur de crin-crin l'été, faisant danser les noces.

C'est l'oncle, appelé pour un baptême dans une ferme au moment où le cidre fermentait, il s'était glissé en tapinois vers les caves, afin de lamper à la bonde son saoul du jus nouveau et de cette beuverie il n'était pas revenu... asphyxié par les cuves.

Privés de leur guide, ces deux ma rmois n'en avaient pas moins pris le trimaril.

Ce matin, de bonne heure, ils étaient partis gaiement comme de petits pous-sièreux qu'ils étaient; ils ne désespèrent encore, le crépuscule venu, ils ne désespèrent pas trop.

On finirait bien par découvrir une ferme, un four à chaux où l'on se blottirait jusqu'au matin, car d'attendre la nuit n'était pas plus sûr, il n'y fallait plus compter.

Et si le granger barricadait sa porte on rentrerait quand même par les tuiles.

Avec leurs cordes, leurs crochets ils grimperaient ainsi que les marmottes de leur pays jusqu'au toit, ensuite ils se laisseraient filer par la cheminée dans une salle vide. Au besoin la cheminée elle-même — elles sont larges à la campagne — leur servirait de chambre : une fois là, entre les briques tièdes, flottant au bout de leur corde, pendus dans le vide comme des chauves-souris par la griffe, ils dormiraient jusqu'au matin.

Habitués à vivre, à respirer là-dedans, ils ne craignaient pas l'asphyxie ni le vertige.

Par malheur, nulle fumée n'aparaissait à l'horizon... et ils allaient claquant du bec, claquant des sabots sur la terre dure.

A mesure que la nuit fonçait... leur âme s'assombrissait ainsi que le ciel.

Comme le vent sifflait plus fort, le cadet, — il avait bien dix ans et se souvenait d'avoir entendu d'autres hurlements dans les forêts alpines — écouta et d'un ton mal assuré :

— Hureusement, — dit-il, — qu'il n'y a pas de loups dans ce pays, sans quoi le croquemouton nous apercevrait de loin sur cette plaine blanche, tout machures que nous sommes.

Et l'autre, qui le dépassait en expérience et en taille, — de toute la tête :

— Ce ne sont pas les loups les plus à craindre, — murmura-t-il.

La nuit était venue complète.

Cà et là, quelques étoiles luisaient vives de froid, entre de gros nuages d'où le vent arrachait par saccades des poignées de neige.

Et le petit, voyant danser les flocons, recommença à pépier :

— Voilà qu'on plume des oies, là-haut, les anges qui vont faire bomban... e...

Comme son grand frère, plus taciturne, ne répliquait pas, il poursuivit :

— Veux-tu que je te dise une devinette : quel est le patron des ramoneurs ? Tu ne trouves pas...

— Non.

— C'est le père Noël.

— Pourquoi... Noël ?

— Parce que, comme nous, il voyage dans les cheminées.

— Tu l'as rencontré ?

— Non, il ne vient qu'une fois l'an et ne vient pas être vu. Seulement, il laisse des traces de son passage, il suffit de mettre ses souliers dans la cheminée cette nuit...

— Et quand on n'a pas de souliers.

— On met ses sabots.

— Je l'ai fait une fois et ça ne m'a rien rapporté... Ce saint-là, s'il existe, il ne doit pas aimer les galoches.

Les deux moutards firent silence et tendirent l'oreille d'un même mouvement.

Autour d'eux, les cloches lointaines tintaient annonçant la messe de minuit.

Alors, retenant leurs paroles, relevant leur col de radis contre les lanières du vent qui les cinglait par derrière, ils trottaient plus vite.

Bientôt le couple s'arrêta, inquiet... les cloches ne sonnaient plus.

Les jambes fauchées, ils continuèrent d'avancer quand même, et de nouveau ils s'arrêtèrent au milieu de la route, se consultant du regard.

Le petit tendait sa main vers le couchant :

— Je les entends ! sur la droite...

— Non, sur la gauche.

— Sur la droite...

— C'est le sang dans les oreilles, — expliqua l'aîné.

Et, ramassant une boule de neige, il se frictionna derrière les tempes.

Son frère l'imita tout de suite comme un singe, mais avant de jeter sa pelote, il mordit dedans.

— J'ai soif... — gémit-il.

... Au même instant, au ras du sol, une lumière dansa, deux.

C'était, dans un pli de terrain, un groupe de maisons... pas plus hautes d'ici que des taupinières.

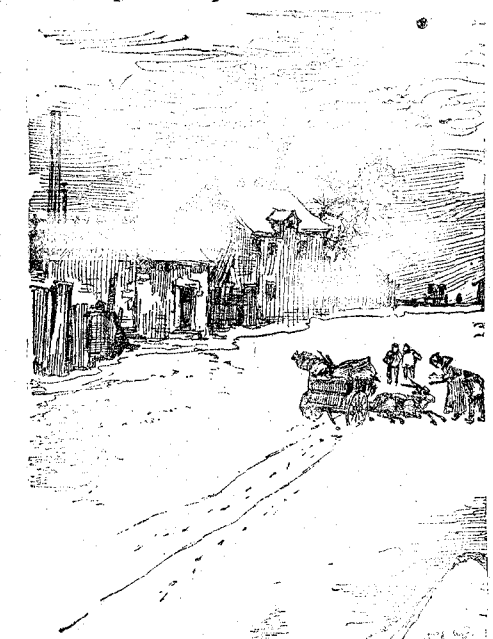
Et les deux petits se prenant la main, assurant leurs bonnets de l'autre à bras, la bouche close, parurent, détalant à travers, les sabots aux reins.

Depuis un instant, ils suivaient les murs bas d'une ferme, puis d'une autre, palpant les pierres, cognant aux portes, clabouant aux vitres comme des pierrots surpris par le gel et qui veulent entrer.

Mais rien ne bougeait... Les murailles restaient sourdes sous leur faitage de neige, les portes se renfrogaient sous l'auvent, solides sur leur barre... On avait soufflé la chandelle aux fenêtres.

Une seule brillait encore à l'autre bout du village : ils s'y entraînèrent... car, à bout de force, de souffle, ils ne songeaient plus à courir.

Ils allaient donc claquant du bec, claquant des sabots, butant aux bornes. Le long des granges, des remises, par la lucarne des écuries ils entendaient parfois des animaux s'ébrouer dans la litière chaude, les pores grogner d'aise, les bœufs heurter de la corne les crèches pleines et les poules caqueter entre elles.



Arrivés devant la vitre rougeoyante sur laquelle dansait l'ombre des bucs installés dans la salle, ils appelèrent, personne ne répondit.

Il y avait en face une corrette avec une cabane à l'apin au milieu, une baraque sans porte... rien qu'un mur à trancher... ils essayèrent et ne parvinrent même pas à s'élever de terre. Ils avaient trop attendu... bras et jambes leur manquaient en même temps.

Alors, ainsi que des pions vers la lumière, ils revinrent vers la fenêtre éclairée, clament leur détresse d'une voix dolente : Ouvrez... Nous sommes deux petits perdus.

Ils pressaient entre leurs doigts des poignées de neige qu'ils envoyaient doucement contre le carreau et soudain l'aîné, dans un accès de rage, ramassant un caillou, le lança dans la vitre qui vola en miettes. On loqueta, ce coup, et une porte grinça dans l'ombre, tout proche un homme sauta dans la neige, courut vers eux, une hochette en main.

A cette vue, les deux marmots transis, effrayés de ce qu'ils venaient de faire, tendirent leur reste de vigueur et dans un élan, une cul-

bute sur les genoux, les mains, le dos, ils roulèrent le long d'une pente jusqu'au bas.

Maintenant les deux Savoyards parlaient par phrases brèves, décousues.

— Es-tu fatigué ?... Appuie-toi sur moi, — disait le grand, et son frère :

— Ah ! je puis marcher encore. J'ai un pied qui remue et l'autre... il est gelé...

Or, ils délaient l'un comme l'autre, croyant aller toujours, mais depuis longtemps ils n'avançaient plus. Leurs têtes seules — non leurs jambes — battaient la campagne.

Ils étaient arrivés, au bout de leur glissade, en travers d'une venelle et étaient restés là, étendus à deux pas des portails renfrognés, solidés sur leur barreaux.

Et l'agonie continua : ils divaguaient de plus en plus, mêlant des faits de leur vie réelle et des contes de nourrice.

— Nous sommes le petit Poucet, — disait le michel, — et la ville est loin; mais on va venir et l'on nous ouvrira; les gens sont à l'église.

— Ou bien au réveillon, — répondit l'autre.

— C'est cela, et les animaux aussi. L'âne et le bœuf sont à la messe en train de réchauffer l'enfant de minuit avec leur souffle, mais quand les maîtres sortiront de l'office, on apportera la galette chaude... un morceau pour chacun et deux pour toi...

Ils se turent. Sous eux la neige ramollie enfonçait, fondait peu à peu, leur prenant mesure.

Une dernière fois, le petit, avec son geste machinal, ramassa quelques flocons blancs qui flottaient :

— Oh ! la belle farine...

Son frère regarda en l'air et d'une voix lointaine, fêlée, il chanta :

... Ce n'est pas pour ton fichu nez.

Tous les boulangers sont richés...

Puis il ajouta :

— Personne ne vient, il n'y a plus de michel... Dan ons la capucine...

Et il éclata de rire.

Quant au cadet, le bec clos, le nez planté de travers dans motte de neige, il ne pipait plus.

Son frère tourna la tête de son côté, chercha au loin... Son sang chassé vers le cerveau lui bruissait aux tempes.

— C'est la chanson des cigales, — murmura-t-il, — il soleille et la campagne est blanche. Les gens sont à la messe.

Tout en murmurant, il creusait sous lui des quatre membres et quand il eut fossé sa couche il s'allongea... et le long de sa face blême deux larmes descendirent, barbouillant ses joues de cirage.

Au loin des chiens hurlaient, et de nouveau la mort vint... tandis que, derrière elle, la neige arrivait, recouvrant les deux petits corps de ses mouches pâles, de ses mouches de deuil aux ailes de glace...

... Et ce sont les Abeilles Blanches qui me racontèrent cette histoire.

Un soir de Noël, où, sorties des ruches du pôle elles glissent là-bas... elles tombaient lentement sur la ville.

LEONCEK.

LE DOSSIER CHABIRAC

— Monsieur Faurat, veuillez classer ce dossier. Vous irez ensuite le porter chez Bolque, le photographe.

Tandis que M. Lavasse, co-directeur de l'agence Moron, Lavasse et Cie (enquêtes, missions intimes, surveillance discrète, etc.), se retirait, Paul Faurat jeta les yeux sur la couverture du dossier déposé sur sa table et il lut : DOSSIER CHABIRAC (Jacques-Emile, marquis de). Il tressaillit, envahi soudain par une joie mauvaise.

— Pourquoi, pensait-il, Moron et Lavasse — ces deux parfaites canailles — s'occupent-ils de Jacques-Emile de Chabirac... mon beau-père ? Evidemment, ce n'est point dans le but de le proposer pour le prix Montyon !

Et, comme il feuilletait le dossier, les trois dernières années de sa vie repassaient devant ses yeux, trois années de lutte et de misère ! Trois années d'angoisse imposées par la volonté intraitable de M. de Chabirac. Ah ! si Moron et Lavasse pouvaient donc le déshonorer ce Chabirac, le flétrir à jamais !

— Pourtant... pourtant, oui, murmura Paul, c'est malgré tout le père de ma femme !

Mais cela redoubla sa colère de songer à cette parenté odieuse. Non ! M. de Chabirac n'était plus rien à la fille qu'il avait reniée, chassée, à cette pauvre enfant qui expiait depuis trois ans la faute d'un instant.

Paul Faurat était alors le secrétaire du marquis de Chabirac, député de Loire-et-Vienne. Instruit, assure, dans l'avenir, de l'appui du marquis, il pouvait envisager une brillante carrière. Au reste, un seulement très doux germe bientôt dans son cœur. Il aimait Laure de Chabirac, la plus jeune des deux filles du député. D'abord cet amour effraya Paul. Comment osait-il, pauvre et plébéien, porter si haut et si loin sa regard ? Et lui-même résigné à ensevelir au plus profond de son être un penchant insensé quand il s'aperçut que lui non plus n'était point indifférent à Laure de Chabirac.

Enfin il arriva qu'un jour la Providence des amoureux les réunit seuls dans une allée du jardin de l'hôtel. Dans cette minute charmante leurs mains se rencontrèrent et leurs lèvres murmurent de doux serments. Cependant, aux paroles d'espoir que lui versait la jeune fille, Paul objecta son nom obscur et sa pauvreté.

— Taisez-vous ! s'écria Laure, je parlerai moi-même à mon père qui m'aime et qui veut mon bonheur.

Hélas ! le marquis n'estimait point que c'eût été voter sa fille à une existence heureuse que d'en faire la femme d'un secrétaire, sans for-

tune et sans nom. Son orgueil accueillait mal le projet de Laure. Soutenu par sa fille aînée qui dirigeait la maison depuis la mort de la marquise de Chabirac, il invita Laure à ne plus songer à Paul Faurat qui fut chassé. Mais Laure de Chabirac, éprouvait un de ces amours définitifs qui, contrariés, tuent les faibles et incitent les forts aux actes énergiques — dévouements admirables ou folie que le monde éprouve.

Cette descendante des Chabirac possédait la vaillance séculaire de ses ancêtres, leur orgueilleuse volonté de réussir envers et contre tous. Aimant Paul Faurat, elle avait juré de devenir sa femme : coûte que coûte, ce projet se réaliserait !

Paul s'était mis à battre le pavé de Paris à la recherche de travail. Il allait à travers la capitale le cœur brisé, l'âme défaillante. Un soir, rentrant après une journée de courses inutiles, il recula de stupeur en trouvant devant sa porte Laure qui l'attendait.

— Je me suis enfuie dit la jeune fille et me voici ; je ne vous quitte plus.

Elle parlait d'une voix brève, avec des lueurs de fièvre dans les yeux. Ce fut vainement que Paul s'efforça de lui faire entendre raison ; vainement qu'il lui dépeignait la réprobation dont elle allait être l'objet de la part du monde, la douleur qu'elle causerait aux siens, la misère qui l'attendait si M. de Chabirac refusait de pardonner. Laure resta inébranlable.

— L'opinion du monde ne m'importe pas, disait-elle, pourvu que vous m'aimiez. Si les miens souffrent, ce sera justice puisqu'ils m'ont fait souffrir et j'aime mieux être pauvre avec vous que riche au milieu d'eux. Paul, si vous me chassiez, j'irai mourir !

Paul aimait trop pour ne point se rendre à cette volonté immuable. Il céda et leur destinée s'accomplit : le marquis de Chabirac reçut un jour une lettre. On le suppliait de ne plus s'opposer à un mariage désormais inévitable. M. de Chabirac donna le consentement sollicité ; mais il signifiait en même temps à Laure que toutes relations entre elle et lui étaient à jamais rompues et qu'il lui interdisait de faire appel même à sa pitié.

Mariés, ils continuèrent de vivre de leur travail, pauvrement, mais dignement. Paul était entré à l'agence Moron, Lavasse et Cie en qualité d'employé. Laure utilisait de son mieux les petits talents que lui avait donnés une riche éducation. En même temps elle élevait son fils. C'était une existence de labeur incessant que menait le jeune ménage qui supporta de dures privations. Mais les plus pénibles épreuves n'altérèrent point l'amour qui unissait Paul et Laure. Et si de la colère grondait parfois dans l'âme du jeune homme, ce fut certains jours où de la tristesse se reflétait sur le visage aimé de sa femme — certains jours où le souvenir du père toujours irrité assaillait le cœur de Laure. Celle-ci ne regrettait point la richesse, elle ne reculait devant aucune besogne, mais le poids de la rancune paternelle pesait sur son beau front.

Et cela était insupportable à Paul de songer qu'une angoisse vive torturait Laure et que l'homme qui aurait pu d'un mot apaiser cette angoisse persistait à se taire. Il arriva qu'en se promenant avec leur fils ils rencontrèrent M. de Chabirac qui feignit de ne point les reconnaître. Laure, rentrée à la maison, fondit en larmes amères sur l'épaule de son mari. Ce jour-là Paul haït M. de Chabirac. Il souhaitait le châtiement de cet homme dur. Il désira que quelque ennemi implacable le poursuivît à son tour et courbât sous la réprobation de tous ce front orgueilleux !

Et voilà que, soudain, un dossier lui tombait sous les yeux, d'où sortait peut-être le châtiement rêvé ! Dans sa hâte de savoir, Paul prenait à peine le temps de lire. Il réussit, cependant, à dominer son trouble et l'espoir malsain qui l'agitait s'épuisa. Sans doute c'était là un dossier malveillant. L'agence Moron, Lavasse et Cie avait accepté une fois de plus de tremper dans une sale besogne. Mais il lui serait difficile, avec d'aussi piètres documents, de faire grand mal au marquis de Chabirac.

Pour quelques billets de banque celui-ci en serait quitte ! Paul avait rêvé mieux. Et, d'un

geste las, il refermait le dossier, lorsqu'une dernière pièce attira son attention — une lettre signée Moron, que le jeune homme lut :

« Cher ami. — Tout va bien. J'ai vu Chabirac qui a peur. Pourquoi ? A vrai dire je l'ignore. Mais mon impression est qu'outre les niaiseries que nous allons monnayer, il doit y avoir dans sa vie un incident ou un accident qu'il désire tenir caché. »

« On parle bien d'une de ses filles... ou plutôt on n'en parle plus et cela intrigue. Je cherche. Oui, faites toujours photographier les pièces du dossier. » Moron. »

Paul sourit tristement. Cette lettre, laissée là par mégarde, l'éclaircissait. Pouah ! Dans quel repaire de bandits était-il condamné à vivre ! A quelles tâches immondes devait-il, pour un morceau de pain, apporter sa collaboration passive ! Et c'était ce pain souillé que mangeait Laure. Il se reprocha tout à coup de n'avoir point encore fui cette agence malpropre. Mais fuir ?... Et après ? Comment nourrirait-il sa femme et son fils ? Pourtant, pouvait-il, par son silence, collaborer au complot qui s'ourdissait contre l'honneur et contre la bourse du marquis ? Sa haine, il est vrai, serait satisfaite... Mais que penserait Laure de cette approbation tacite donnée à l'œuvre infâme de Moron et Lavasse ?

Paul se leva, très troublé.

Il prit le dossier, informa son patron qu'il le portait chez lui, le photographe et sortit. Il allait droit devant lui, d'un pas machinal, sans se soucier des rues où il passait, partagé encore entre le devoir qui lui dictait sa conscience et le désir de laisser exploiter l'homme qu'il détestait. Soudain, il s'arrêta. Il était rue de Grenelle, devant l'hôtel de Chabirac. Alors sa résolution fut prise, brusquement. Il sonna à la porte de l'hôtel. Le concierge ne le reconnut point. Sans se nommer, il fit annoncer un employé de l'agence Moron et Lavasse. Un domestique l'introduisit dans le cabinet de M. de Chabirac.



— Ah ! c'est vous, s'écria aussitôt le marquis ironique, qui êtes l'employé de cette agence-louche. Eh bien ! vous faites, monsieur, une sale besogne... et cela ne m'étonne pas !

Paul Faurat ne répondit point. Il s'efforçait de dominer la colère qui grondait en lui, résolu à remplir jusqu'au bout son devoir.

— Alors ? reprit M. de Chabirac.

— Monsieur, commença Paul, je tiens avant tout à vous dire que si je suis employé de MM. Moron et Lavasse c'est que je n'ai point eu la faculté de choisir une autre tâche et qu'il faut que ma femme et mon fils vivent !

— Et moi, monsieur, j'aimerais mieux qu'ils meurent, plutôt que de manger d'un tel pain ! Ah ! ce sont d'habiles canailles que vos maîtres ! Le sieur Moron s'est bien gardé de me dire qu'il connaissait la misérable aventure où sombra l'honneur d'une de mes filles. Mais il m'envoie mon gendre, qui consent d'ailleurs à venir !

— Si vous m'aviez laissé parler, monsieur, s'écria Paul, vous auriez évité cette abominable calomnie. Je ne suis point envoyé ici par mes misérables patrons qui ignorent notre parenté. Je viens de mon propre mouvement.

— De mieux en mieux !... Combien votre silence ?

D'un geste insolent M. de Chabirac avait tiré son portefeuille. Paul, effrayé, pâle, dut faire appel à tout son courage pour ne point répondre à cette insulte. Il reprit, se dominant :

— Je vous hais, monsieur, pour le mal que vous faites chaque jour à votre fille — à votre fille qui souffre et à qui une bonne parole sortie de vos lèvres ferait tant de bien. Je vous hais ! et j'éprouverais une joie profonde à vous voir aussi souffrir. Mais Laure ressentirait autant que vous-même votre supplice... Voilà pourquoi je viens vous sauver des bandits qui méditent de vous perdre ! Prenez cette lettre qui vous les livre et ce dossier qui ne contient rien et qu'on vous aurait, cependant, fait payer bien cher !

Paul avait jeté sur la table, devant M. de Chabirac, la lettre et le dossier. Sans ajouter un mot, sans attendre une parole, il sortit. Dans la rue, à présent, il portait le front haut, heureux du devoir accompli, certain de l'approbation de Laure ; tourmenté, néanmoins, car, ne pouvant plus retourner à l'agence, il était désormais sans travail...

Quand Laure eut été mise au courant de la situation, elle attira contre sa poitrine son mari et l'embrassant :

— Tu as bien fait, Paul, et je t'aime !

Leurs cœurs communèrent en silence. Enfin, avec des larmes dans la voix, Laure reprit :

— Alors, Paul, lui... père... il n'a pas tenté de te retenir ?

— Non !... D'ailleurs, je suis parti...

Ils tréssaient tous les deux : on frappait à la porte. Paul alla ouvrir pendant que la jeune femme essayait ses yeux humides. Et, soudain, elle bondit, pleurant à chaudes larmes, mais pleurant de bonheur :

— Père !... père !...

C'était M. de Chabirac, en effet, qui entra. Il lui tendait les bras ! Il lui disait « ma fille » et « mon fils » à Paul ! Ce fut un moment de joie, mouillé de larmes exquises.

Le souvenir des souffrances endurées disparaissait de leurs cœurs réconciliés et Paul sentait fondre sa rancune contre M. de Chabirac qui lui disait :

— Vous êtes un noble cœur, Paul. Je vous ai méconnu et je vous en demande pardon... Dès ce soir, mes enfants, vous reprendrez auprès de moi et auprès de votre sœur la place qui vous appartient !

Francis GUIGNIER.

Est-ce qu'on emmène le chien ?

Madame et Monsieur sont sur le point de partir à la mer. Dans le salon, encombré de la plupart des malles de Madame (il y en a trente-cinq, sans compter les cartons à chapeaux et les étuis à parapluies), Monsieur hasarde une timide proposition :

Monsieur. — Dis donc, ma chère amie, est-ce qu'on emmène le chien ?

Madame. — Mais tu n'y penses pas, j'espère ?...

Monsieur. — Ce pauvre Turc !

(Ledit Turc, qui a compris, vient, la tête basse, se blottir dans les jambes de son maître.)

Madame. — D'abord, ce pauvre Turc ne sera pas malheureux : nous allons le confier au jardinier qui lui fera tous les jours une bonne pâtée. Monsieur. — À Turc. — Tu entends ce qu'elle dit, ta mère ? On va te donner à un jardinier qui va te faire mourir.

(Turc ne comprend peut-être pas, mais il n'en pense pas moins.)

Madame, terminant d'emplir une trente-sixième valise. — Enfin, il faut être logique... Je n'emporte presque rien... juste de quoi me changer et tu veux que nous nous embarrassions d'un chien...

Monsieur. — Il y a chien et chien d'abord... Il est indiscutable que si nous devons emmener un terre-neuve, j'y regarderais à deux fois ; mais un pauvre Turc, gros comme une boîte d'allumettes, il me semble...

Madame. — D'abord... où le mettras-tu ?

Monsieur. — Dans la cage aux chiens... Puis, en arrivant, il ira tout seul se baigner, comme

un grand garçon (Il caresse son Turc.) N'est-ce pas, la bonne bête à son père ?...

Madame, décisive. — C'est impossible !... Nous ne pouvons déjà pas nous remuer avec tous nos colis... Et pourtant Dieu seul sait si j'ai mis de la discrétion dans les bagages que j'emporte !...

Monsieur, ironique. — Le fait est que trente-six malles... c'est coquet... A moins d'acheter d'un seul coup tous les paquets en consigne à la gare Saint-Lazare, je ne vois guère qu'un bazar bien achalandé qui puisse nous faire concurrence...

Madame. — Tu peux dire tout ce que tu voudras... nous n'emmenons pas le chien... Et, en décidant ceci, j'ai conscience d'être juste et logique !...

Monsieur. — Enfin, si je le mettais dans une malle à moi... à moi tout seul ?...

Madame. — Pour faire un colis de plus... Cela te va bien, toi qui veux éviter l'encombrement...

La Bonne, entrant. — Madame, c'est la modiste qui apporte trois cartons.

Madame. — Parfait... Priez l'apprentie de poser ses cartons dans ma chambre. (Se reprenant.) Non, ici, dans le salon, puisque c'est pour partir...

Monsieur, insinuant. — Ne pourrait-on pas mettre le chien dans un de ces cartons ?

Madame, haussant les épaules, à la bonne. — Et puis ?

La Bonne. — On vient d'apporter aussi toute une garniture de toilette pour la campagne, un nécessaire de voyage, une tente pour la plage et trois filets pour la pêche aux crevettes...

Madame. — Mettez tout cela ici...

(La bonne sort.)

Monsieur. — J'admets qu'un nécessaire est nécessaire... Aussi ne protesterai-je pas le moins du monde...

Madame. — Tu aurais tort... car tu sais que je fais toujours pour le mieux...

Monsieur, faisant une dernière tentative. — Alors, laisse-moi emmener le chien...

Madame. — Voyons, tu n'es pas raisonnable... Occupe-toi de l'utile et non du superflu.

Monsieur. — Turc n'est pas du superflu, c'est un bon chien... Il vaut, ce me semble, un filet pour la pêche aux crevettes... Or, comme tu vas en emporter trois... laisse-moi mettre le pauvre petit malheureux dans un filet...

Madame. — Non, je t'assure... J'ai déjà tellement d'excédent de bagages que j'hésite à emporter tes costumes de cycliste et de chasseur... Tu pourrais, à la rigueur, rester en veston...

Monsieur. — Naturellement...

La Bonne, entrant. — Madame, voici les trois grands appareils photographiques que Madame a commandés...

Monsieur, à part. — Sûrement, il va nous falloir un train de marchandises...

Madame, à la bonne. — Parfait ! maintenant courez chez mon tapissier pour voir si les rocking-chairs et les fauteuils à bascule sont prêts...

(La bonne sort.)

Monsieur. — Tu n'aurais pas, par hasard, besoin d'emporter aussi l'Obélisque ?...

Madame, ne répondant pas, mais pensant. — Tu n'as pas besoin de tant de paires de chaussures... De bons vernis et des espadrilles... cela te sera suffisant...

La Bonne, ouvrant la porte et annonçant. — Madame, c'est la baignoire qu'on devait livrer pour cinq heures...

Madame. — Ah ! parfait... Faites-la déposer près des valises.

Monsieur, gracieux. — Tu cherches, ma chère amie, ce que tu vas supprimer encore à ma garde-robe d'été ?...

Madame. — Non... mais...

Monsieur. — Retire toutes mes affaires, veux-tu, et mets-y les tiennes...

Madame. — Tu crois que...

Monsieur. — J'irai très bien à la mer avec trois faux-cols dans ma poche... et mon bon Turc sous le bras...

Madame. — Alors... (Elle vide les malles de monsieur, qui pense, lui, qu'il a gagné tout de même son procès.)

Charles QUINEL.

FEUILLETON

ROWLAND L'INTREPIDE

PAR

Paul LARQUES

— Vous parlez de courage, messieurs, nous dit Francis Joke, l'humoriste américain, c'est une qualité très précieuse et très rare.

Pour ma part, j'ai connu un homme excessivement courageux, et il a disparu de cette terre brisée par la main gracieuse d'une femme. Tel est, le plus souvent, le destin des héros... Pour anéantir l'extrême force, Dieu emploie l'extrême faiblesse. Les géants, destructeurs d'armées, sont vaincus par des enfants et des vierges.

Francis Joke ajusta son monocle, promena sur nous son regard clair où danse toujours une froide lueur d'ironie, et, nous voyant attentifs, reprit gravement :

— Il s'appelait Rowland et exerçait la plutôt pacifique profession de cordonnier dans une échoppe de la rue des Phoques, à l'enseigne de la « Botte rouge »...

Ne sachiez pas. Nul n'est maître de son sort. Si Rowland ne battait que la semelle, il la battait du moins vaillamment ; et il logeait à l'aïse,

dans sa petite taille, l'âme intrépide et l'immense courage de son illustre homonyme le paladin des temps héroïques.

Certes, à première vue, nul n'aurait deviné à quel martial cordonnier il avait affaire, tant la disproportion était grande entre l'énormité de sa vaillance et l'exiguïté de son corps.

Il résolvait le problème du contenant moins grand que le contenu.

Toutefois, en l'examinant avec une attention suffisante, on pouvait constater que Rowland n'était pas un homme ordinaire.

Bien qu'il ne fut guère plus haut qu'une paire de bottes à l'écuycer superposées, il marchait avec l'assurance d'un colosse, frappant du talon comme un reître, et la mine altière.

Il ne craignait rien ni personne au monde, et s'en vantait volontiers, surtout après boire...

Dans ces moments-là, il devenait un vrai démon et provoquait successivement ses amis à la lutte ou à la boxe. Mais, hélas ! c'était en pure perte ! Jamais aucun d'eux ne consentit à se mesurer avec lui. Pourquoi ?...

Rowland ne leur déguisait pas son opinion à ce sujet ; et il employait alors toute une série d'épouvantables jurons, qu'il s'était bravement confectionnés pour son usage personnel :

— Enfer et ténébres !... Sang du diable !...

Tête et flammes !... clamait-il. Vous êtes tous des lâches et des jaloux ! Vous refusez de m'affronter pour ne pas me fournir l'occasion de me couvrir de gloire !... Allez ! vous êtes aussi envieux que poltrons !...

Les amis ne lui répondaient pas et se gardaient bien de relever ses défis.

Et pourtant le moins grand d'entre eux avait une tête et demie de plus que Rowland.

C'étaient tous de robustes garçons qui ne se gênaient guère pour se tarauder gaillardement le crâne à la moindre discussion. N'importe, ils reculaient devant le terrible cordonnier.

Celui-ci en ressentait une légitime fierté, mais cela ne le consolait pas de ne pouvoir satisfaire ses instincts guerriers.

En effet, quel supplice pour sa nature belliqueuse ! Il voyait quotidiennement des gens se démolir avec enthousiasme, et il n'avait jamais pu se battre !...

Bien mieux, plusieurs fois, dans les foires qui attirent beaucoup d'étrangers à Bluetown, il chercha querelle à des inconnus qui, ne sachant pas sans doute en face de quel redoutable champion ils se trouvaient, parlèrent sans façon de lui tirer les oreilles...

Mais toujours, au moment où Rowland allait être au comble de ses vœux, un de ses vigoureux amis s'interposa et rossa le grincheux, avant que l'héroïque cordonnier eût eu seulement le temps de lever ses formidables poings.

On peut croire qu'il s'en plaignait avec véhémence ; alors ses camarades lui répondaient en riant :

« Cela vaut mieux ainsi. Fort comme tu l'es, tu l'aurais assommé ! »

— Sang du diable !... vociférait Rowland, la chose était possible... Je ne connais pas ma force !... N'empêche que je veux me battre à tout prix !

Et je plains ceux qui tenteraient de s'y opposer désormais !

Malgré cette énergique déclaration des droits, notre homme vit se succéder des semaines, puis des mois, sans rencontrer l'occasion d'en décou-

Cette déplorable situation ne pouvait s'éterniser.

Rowland en tomba malade, d'une espèce de mélancolie querelleuse ; et sa maladie menaçait de s'aggraver sérieusement, car son courage, ne trouvant pas à s'exercer prenait d'inquiétantes proportions. Cette grande quantité de courage accumulé n'ayant aucune issue, aucune soupape de sûreté pour s'échapper paraissait devoir faire éclater, un jour ou l'autre, le bouillant cordonnier.

Tel était, du moins, l'avis de l'horloger Augustus Hearing qui passait dans Bluetown pour un homme de grand sens.

Rowland consulta un médecin qui lui ordonna la sobriété et des bains froids : deux choses qu'il ne pouvait supporter, non qu'il eût peur de l'eau — il ignorait la peur ! — mais il n'en admettait l'usage ni à l'intérieur, ni à l'extérieur.

« Ce physicien est une poule mouillée, dit-il, ses remèdes lui ressemblent ! »

La maladie suivit son cours ; elle passa par trois phases distinctes. Pendant la première, Rowland ne quitta presque pas son domicile, demandant à son imagination et à un labeur forcené l'oubli de ses souffrances.

Il coupait son cuir comme s'il avait dépecé un ennemi, tirait son fil poissé avec des mains de Thug, martelait les talons et les semelles en essayant de se persuader qu'il fracassait des crânes...

Le tout en roulant des yeux farouches et en chantant des refrains sanguinaires.

Bref, c'était un shomaker très effrayant, surtout quand il poignardait de son alène quelque inoffensive chaussure.

Toutefois, il dut bientôt renoncer à ces plato-

LE REPAS DES FUNÉRAILLES

I

Devant la fosse à demi comblée, Julot, un confrère, qui avait pris la parole au nom de la corporation des restaurateurs, achevait sa péroraison :

— Oui, mon vieux Bouju, nous avons tenu à t'accompagner ici pour te faire voir que les amis, c'est les amis ! Tu as été un restaurateur qui aimait son métier, un époux qui aimait son épouse, un père qui aurait aimé ses enfants si le hasard t'en avait donné. Si ça peut te consoler, mon vieux Bouju, dis-toi bien, dans ta dernière demeure, que tu emportes avec toi l'estime de tout le quartier et du Syndicat des restaurateurs.

Adieu, Bouju, adieu !!! Adieu !!!
A ce dernier adieu, savamment modulé en trémolo, un cri douloureux répondit. C'était la veuve, la sentimentale M^{me} Bouju qui se trouvait mal.

Pauvre femme, elle aimait tant son mari !

II

Pendant ce temps-là, Marie, la cuisinière du restaurant Bouju, préparait le repas des funérailles.

Oh ! un repas d'une sobriété toute spartiate.

Un morceau de veau, de la salade et du fromage. Simplement de quoi reconforter les quelques intimes qui avaient fait à la veuve l'amitié d'escorter le défunt jusqu'au champ du repos.

— Le strict nécessaire, avait dit M^{me} Bouju. Un jour d'enterrement n'est pas un jour de fête.

A sept heures, le cortège revenant du cimetière arrivait devant la maison Bouju, funèbre avec ses volets clos en travers desquels s'étalait la lugubre inscription : « Fermé pour cause de décès. »

M^{me} Bouju entra la première, les yeux rouges, soutenue d'un côté par l'éloquent Julot, de l'autre par le fruitier, un voisin.

Les invités la suivirent : les hommes graves, solennellement suivés dans leurs habits du dimanche, les femmes tenant encore à la main leur mouchoir en signe de deuil.

Dans la salle du restaurant, le couvert était mis. On s'attabla avec recueillement et Marie apportait le veau.

Les premières bouchées furent absorbées dans un religieux silence. Assise entre Julot et le fruitier, les yeux fixes, la veuve ne mangeait pas.

Enfin, elle soupira :

— Pauvre Bouju !

Alors les langues se délièrent pour rendre hommage aux nombreux mérites qu'il est de règle de reconnaître aux morts.

— Dire qu'il y a huit jours il était encore à son comptoir !

— Ce que c'est de nous !

— Un si brave homme, si obligeant !

— Si gai !

— Si bon !

— Oh ! le patron avait tout de même la main un peu lourde, fit la cuisinière. Pas vrai, madame ?

— Taisez-vous, Marie ! répliqua sévèrement la veuve. S'il me battait, c'est que je le méritais.

— Et puis opina sentencieusement le fruitier, ce n'est pas ceux qui s'en vont qu'il faut plaindre. C'est ceux qui restent.

— Hélas ! fit la veuve en s'épongeant les yeux.

— Voyons, M^{me} Bouju, faut se faire une rai-

niques consultations, parce que dans l'emportement de l'illusion, il gâtait souvent d'excellents morceaux de cuir qui devenaient inutilisables ou détruisait d'un coup de marteau trop féroce, le travail d'une demi-journée.

De plus, il recevait si mal ses clients, dans l'espoir qu'ils lui tiendraient tête, que la plupart ne revenaient plus.

Alors il résolut de refréner son ardeur, au moins en apparence, et de chercher sournoisement — en dissimulant sa personnalité trop redoutée — le combattant souhâté.

Absolument décidé à tout mettre en œuvre pour atteindre son but, il se tint ce raisonnement : « Puisque les paroles glissent sur eux, sans les entamer, j'essaierai des actes... J'attaquerai, tête à flamme ! et il faudra bien qu'ils se défendent. Mais qui attaquerai-je ? Où et quand ?... Car, pour réussir, il importe que je ne sois pas reconnu... En outre, je ne veux pas tomber sur de faciles bourgeois qui s'enfuieraient en criant : au voleur ! Comment faire, grand-Dieu ?... Comment faire ?... »

Longtemps Rowland se creusa le cerveau pour résoudre ce difficile problème, et, comme il avait lu plusieurs ténébreux romans d'Anne Radcliffe, il finit par s'en inspirer.

Une nuit, armé d'un solide gourdin, le visage masqué, il sortit sans bruit de sa maison et s'en fut errer par la ville.

Toute la journée, il avait pensé à l'action décisive qu'il allait tenter, et, en attendant l'heure d'agir, il avait vaillamment absorbé de nombreux verres de whisky, non pour se donner de l'audace — il en avait à revendre — mais parce qu'il avait remarqué que c'était justement quand il avait bu que ses forces lui paraissaient surhumaines.

Quand il fut suffisamment éloigné de son domicile, il s'embusqua au coin d'une ruelle et attendit l'adversaire que la Providence lui enverrait.

Bien qu'il fût dans un quartier assez mal famé, la demie de une heure, puis deux heures sonnèrent, sans qu'il eût vu autre chose que trois ivrognes et un vieux chiffonnier.

Les réverbères étaient éteints et, entre les hautes maisons aux fenêtres closes, à la pâle lueur des étoiles, la rue avait un aspect sinistre. Quant à la ruelle, elle se perdait dans des profondeurs obscures d'où sortaient des bruits vagues et mystérieux.

Rowland éprouva alors un certain soulagement de sa promenade nocturne : il lui sembla que son courage ne le gênait plus autant qu'auparavant. Et même deux chats qui se poursuivaient en soufflant, ayant soudain bondi à ses pieds, il sursauta et fut agité d'un léger tremblement.

— Sang du diable ! s'écria-t-il avec impétuosité, la température fraîchit de considérable façon... Je vais rentrer me coucher ; je ne tiens pas à attraper un rhume !

Je pense que personne ne songera à reprocher cette crainte à l'intrépide cordonnier, la peur du coryza n'étant pas, que je sache, une peur déshonorante.

Comme il regagnait ses pénates, il rencontra un homme de haute taille et de large carrure, dans lequel il reconnut le policeman Goatskin.

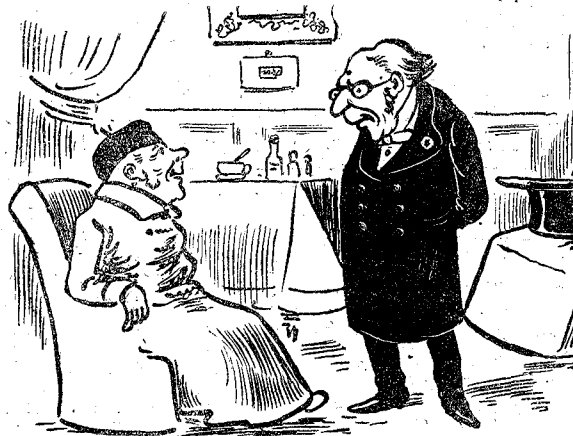
Cet aimable fonctionnaire savait combien Rowland était vaillant ; néanmoins, il s'étonna de le trouver dehors à cette heure indue, et il lui en fit amicalement la remarque.

— Par les griffes du vieux Nick ! riposta aus-

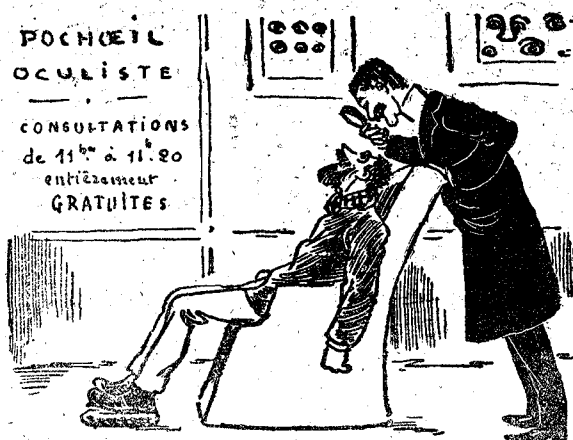
MORTICOLES



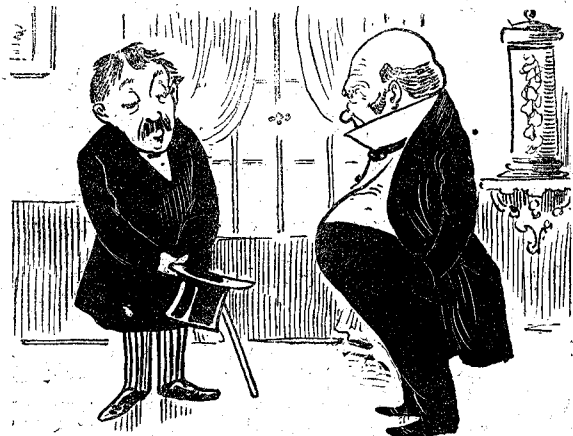
— Ma fille ! il vous faudrait suivre un régime...
— Encore ! j'suis déjà un régiment... J'sers chez P-colonel.



— Eh bien ! êtes-vous content de mon remède ?
— Oh ! ravi, docteur ! le mal n'a pas empiré !



— Bien malades vos yeux !... quelle est votre profession ?
— J'suis éclusier !...
— C'est bien ça... C'est la cataracte...



— Vous avez des somnolences ? Je vois ce que c'est... ça doit se traduire par des envies de dormir... allez vous coucher !

M^{me} Bouju, elle-même, avait les yeux en papillotes tout en gardant sa physionomie douloureuse de veuve inconsolable.

Julot s'était permis quelques plaisanteries qui n'avaient pas été mal accueillies.

Le fruitier avait porté une assiette à côté de la cuisinière.

Et de la cave, les bouteilles montaient toujours !!!

Les conversations devenues bruyantes, s'entre-mêlaient d'éclats de rire. A un moment même, il y eut au bout de la table le charcutier qui, mis en belle humeur, fredonna un peu trop haut :

Le soleil dorait l'horizon
Et zon zon zon...

Il y eut une rumeur de protestation. Est-ce que c'était le moment de chanter ?

— C'était la chanson favorite de ce pauvre Bouju, balbutia le charcutier pour s'excuser. Vous vous souvenez :

Je reviens de l'enterrement...

Julot, l'homme qui connaissait les usages, déclara gravement que c'était une chanson de circonstance, une chanson grand deuil. Et puis c'était un hommage à la mémoire de ce pauvre Bouju.

Encouragé, le charcutier chanta. Quand il eut fini, M^{me} Bouju ébaucha en signe de remerciement, un pâle sourire.

— Je vais vous en pousser une plus drôle, s'écria le fruitier, qui entonna aussitôt :

Un jeune homme vient de se prendre...

Cette fois, on applaudit sans scrupule. Et au

refrain, tout le monde reprit en chœur avec accompagnement de couteaux sur les assiettes :

Portons-le chez le commissaire,
Peut-être bien qu'il n'est pas mort.

Le branlé était donné. Chacun y alla de la sienne avec entrain. La fripière, la main sur le cœur roucoulait :

Petit oiseau, porte-lui mon baiser.

Et Auguste remontait de la cave avec un chargement de bouteilles de bière, quand on frappa à la porte de la boutique.

Deux agents parurent sur le seuil.

— Il est onze heures. Avez-vous l'autorisation ?

Le vacarme s'arrêta net.

Mais Julot se leva, très digne et alla parler aux représentants de l'autorité. Il leur expliqua, d'une voix funèbre, qu'on avait enterré ce pauvre Bouju dans l'après-midi et que...

Les deux agents avaient compris.

— C'est différent accepté ils.

Et, après avoir accepté un verre, ils se retirèrent discrètement, en s'excusant de troubler dans sa légitime douleur une famille éplorée.

IV

Les agents partis, le tapage reprit de plus belle.

A minuit tout le monde braillait à la fois.

Julot avait allumé le gaz du billard et jouait « en trente secs », avec un des convives un punch qui flambait déjà sur le comptoir.

A ce moment, la veuve Bouju éclata bruyamment en sanglots.

Le charcutier s'éveilla en sursaut.

Julot rata un quatre bandes superbe.

— Quoi donc, madame Bouju ?

— Elle, suffoquée par les pleurs :

— Je pense... à... ce pauvre Bouju.

Je me dis : Pauvre homme... s'il était là... pourtant !

L'évocation inattendue de Bouju produisit sur les convives l'effet du spectre de Banco au festin de Macbeth.

Ils se regardèrent, penauds, un peu honteux.

— Ah ! continua la veuve avec une recrudescence de larmes, s'il était là !... comme il s'amuserait. ce pauvre Bouju... lui qui aimait tant la rigolade !...

Michel THIVARS.

VARIÉTÉS

Modes d'autrefois

LE SPENCER

Le Spencer était une veste dégagée, ne descendant pas au-dessous de la taille.

On raconte que lord Spencer, le père du célèbre bibliophile, un jour d'hiver qu'il avait bu avec excès pendant son dîner, s'endormit sur une chaise, le dos tourné à la cheminée. Le feu prit à une redingote qu'il avait par-dessus son habit. Quand on l'éveilla, il n'y avait plus de remède ; les pans de la redingote étaient consumés. Au lieu de l'ôter, il exigea qu'on la rognât avec des ciseaux et il sortit en cet équipage.

Les badauds de Londres, en le voyant, se persuadèrent que porter une veste par-dessus le frac était une mode nouvelle, et plusieurs de se faire faire des vestes à la Spencer.

Les femmes y vinrent à leur tour, et avec plus de raison, car le Spencer leur robe faisait bon effet, tandis qu'il n'était que ridicule par-dessus un habit.

Cette absurdité passa en France, mais seulement du temps de l'Empire, tandis que le Spencer à l'usage des femmes eut la vogue dès l'an V de la République.

forts pour se dégager, ils l'emportèrent ainsi avec d'innombrables précautions, jusqu'à son échoppe et le laissèrent sur le trottoir, ahuri, après l'avoir une dernière fois engagé paternellement à se coucher pour cuver son whisky.

— Allons, monsieur Rowland, lui dit le grand policeman en souriant, bonne nuit et, ça ne va pas mieux demain matin, ayez donc quelques tasses de thé froid. C'est un remède qui m'a toujours réussi, car, moi, aussi, autrefois, j'ai abusé des meilleures choses...

— Dormez en paix, lui dit Mastiff à son tour, et sans rancune !

Appuyé sur son bâton, le valeureux cordonnier les regarda s'éloigner ; et ses yeux étincelants exprimèrent successivement le dédain, la colère et la mélancolie.

Toutefois, il s'en tint momentanément à cette épreuve, et remit à plus tard l'essai d'un autre moyen.

Pour celui-là, il lui fallait attendre la grande foire du pays qui devait avoir lieu un mois après l'événement que je viens de rapporter.

La foire de Bluetown est, sans conteste, une très belle fête : les plus merveilleuses attractions et les plus invraisemblables phénomènes y sont réunis.

Femmes sans tête, décapités parlants, hommes-, poissons, dames-torpillés, bœufs à six pattes, cavaliers des pampas, boxeurs nègres, masques d'innocents, tirs hydrauliques, manèges, cirques, théâtres, etc., etc... Rien n'y manque !

(A suivre.)



— Vous êtes exposant ? qu'est-ce que vous avez exposé ?
— Ma peau !... chaque fois que je suis venu ici !



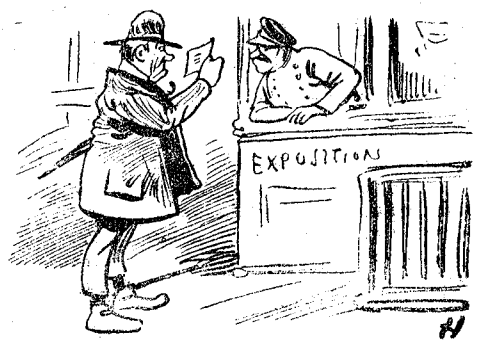
Sur le trottoir roulant :
— Faites donc attention, sacrebleu !... Vous choisissez pour monter juste le moment où je voulais descendre !



— Allô !... Mademoiselle...
— Je ne suis pas une demoiselle... on les a remplacées par des hommes, espèce d'enfants !
Voilà ! qui m'eût dit que je regretterais un jour les demoiselles du téléphone !



— Nous avons été à Paris, vu l'Exposition... nous avons vu jouer à l'Opéra...
— Faust ?
— Comment l'avez-vous deviné ?



— Où avez-vous acheté ce ticket là ? Il est faux !
— Je l'ai payé dix sous... même le marchand m'a dit qu'avec ça je pourrais voir marcher sans payer le trottoir roulant !

53, Boulevard de la Villette
PARIS
Bornibus
MOUTARDE
Ses CORNICHONS mère Marianne

ON MAIGRIT en quelques semaines : la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons ! en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** du **D^r HOWELAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoyez, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacien, 10, Rue St-Lazare, PARIS.**

PLUS DE MINE DE PLOMB !
PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

BROQUET POMPES à usage Méd. d'OR Paris 1889 Dem. Catalogue

ACCORDEONS BEAUX et SOLIDES appris en quelques jours avec nouvelle méthode. VIOLONS, PISTONS, MANDOLINES, et GUITARES. Demandez les Catalogues illustrés gratuits. **AUBERT** - 8 - Rue des Carmes, Paris

DEUX TIRAGES POUR UN franc
LOTÉRIE
DES ENFANTS TUBERCULEUX
3 GROS LOTS
250.000 fr.
100.000 fr. - 50.000 fr.
1 lot de 20.000 fr., 1 de 10.000 fr., 1575 de 100 à 5.000 fr.
1580 lots (ou 2 tirages) tous payab. en arg. formant ensemble 700.000 fr.
AVIS
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 tirages
1^{er} TIRAGE 10 JUILLET 1900
1 Gros lot de 100.000 Francs
1 de 20.000 fr., 3 de 5.000 fr., 520 de 100 à 1.000 fr.
Le Billet : 1 fr. On trouve des billets dans toute la France, chez les principaux dépositaires de tabac, libraires, etc.
Pour recevoir à domicile, s'adresser au **S^{EC}RET^{ER}E** ou **COMITE** 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la demande le mandat-poste du montant des billets et une enveloppe affranchie, portant adresse pour retour.

LE PNEU MICHELIN
BOIT L'OBSTACLE

CŒUR ASTHME, CATARRHES, BRONCHITES, etc. Le remède par excellence est **Le SIROP de DIGITALE de LABELONYE**

MESDAMES
Si vous avez besoin de **CENTURES VENTRIÈRES** pour maladies de la matrice, pour la grossesse ou contre l'Obésité, de **CORSETS** de maintien pour dames et jeunes filles, de **CORSETS extensibles** en tissus élastiques, de **BANDAGES** avec ou sans ressorts pour Hernies, de **Bas élastiques** pour VARICES, d'**Injecteurs** d'Irrigateurs, d'**Urinaux**, de **Pessaires**, de **Bidets**, de **Ceintures** et **Serviettes** hygiéniques pour les règles, et tous autres articles d'hygiène, demandez à **M. CLAVIERE, Spécialiste, 224, Faubourg Saint-Martin, Paris**, son Catalogue illustré ou vous fera voir tous les appareils que vous pourrez désirer. — DISCRETION.

SIROP ET PÂTE BERTHE
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
Sirop, 3 fr.; Pâte, 1 fr. 60. FUMOUZE, 78, Faub. St-Denis, Paris.

ASTHME et CATARRHE ESPIC
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE Oppresseur de Toux, Rhumes, Névralgies. Le **FUMIGATEUR REGIONAL ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les **Maladies des Voies respiratoires**. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers. Toutes Pharmacies, 21, la Boite, Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris. EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ARÔME PATRELLE Donne au bouillon Goût exquis et belle couleur dorée.

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLÈNE DEROV Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris
Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Grátis.
Manuel de Renseignements pratiques et Tarif de Gazogènes Grátis.
CONSTRUCTEUR, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

CORS
Guérison immédiate, radicale, par l'**ANTICOR VÉTÉR.** Cette toile calante est bien supérieure à tous les autres liquides. Envoi franco contre UN franc. J. JACQUET, 1, r. Vanbecour, LYON

LE VÉRITABLE ELIXIR TONIQUE ANTI-GRIPPE
Employé avec succès depuis plus de quatre-vingts ans, contre les maladies du Foie, de l'Estomac, du Cœur, Goutte, Rhumatismes, Fièvres Paludéennes et Pernicieuses, la Dysenterie, la Grippe ou Influenza, les maladies de la Peau, les Vers intestinaux, et toutes les maladies occasionnées par la Bile et les Glaires.
PRIX : la Bouteille : 6 francs ; la 1/2 bouteille : 3 fr. 50
Refuser tout autre élixir ne portant pas la Signature **PAUL GAGE**
Dépôt Général, **D^r PAUL GAGE** Fils, Phénix de 1^{re} cl., 9, r. de Grenelle-St-Germain, Paris
ET DANS TOUTES PHARMACIES

FARINE MEXICAINE ALIMENT Reconstituant
Contre les Maladies de poitrine, Épuisements, Toux, etc. — SE VEND PARTOUT.
Dépôt Général **TABARE (R. H. ne)**. — **M. R. BARLERIN**
envoie franco 20 crèmes pour 2 fr. 25.

Contre les **MALADIES** de la **PEAU**, du **FOIE**, de l'**ESTOMAC**, la **BILE**, les **GLAIRES**, la **CONSTIPATION** et les **Maladies** qui en découlent, les grands docteurs recommandent que la **TISANE** **BONNARD** Laxatif Infaillible 0.75 la boîte par la poste. 46, r. des Amandiers, Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD
NORD-EXPRESS
Le train de luxe Nord-Express circule tous les jours entre **PARIS-NORD**, **LIÈGE** et **BERLIN** avec combinaison le vendredi de **BERLIN** sur **VARSOVIE**, les jadis et dimanches de **BERLIN** sur **ST PETERSBOURG**. — Au retour, les samedis et mercredis au départ de **ST-PETERSBOURG**, les samedis au départ de **VARSOVIE**, tous les jours, entre **BERLIN**, **LIÈGE** et **PARIS**.
— Aller. — Départ de Paris-Nord à 4 h. 50 soir. Arrivée à Berlin à 8 h. matin. Ce train est en correspondance à Liège avec l'**Ostende-Vienne**. — Arrivée à Varsovie, le vendredi, à 9 h. 27 soir ; arrivée à St-Petersbourg les vendredis et les lundis à 2 h. 40 soir.
— Retour. — Départ de St-Petersbourg les samedis et mercredis à 6 h. du soir ; départ de Varsovie à midi 27, le samedi ; départ de Berlin à 11 h. 01 soir, arrivée à Paris-Nord à 4 h. soir.

YEUX ET PAUPIÈRES
GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la **POUMPE FAYARD**
Exiger sur la couverture du Pot la Signature **FAYARD** et sur la boîte le nom des Pharmacies.

POITRINE DEESSE
Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES** Bienfaisantes pour la Santé. Réputation Universelle.
Flacon avec Notice, France, 5 fr. 35.
J. RATIE, (Phénix de 1^{re} cl.), 5, Passage Verdeau (Faubourg Montmartre) Paris, et Phénix, 63-65, Déviers - Bruxelles ; Phénix, Saint-Michel - Genève ; P. Hoy & P. CARTIER, Buenos-Aires ; G. PRÉRI, Calle Cayo, 645-647.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2 fr. 30 le Pot franco **L^e Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

RUBINAT - LLORACH MARQUE de GARANTIE ÉTIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

PAPIER FAYARDET-BLAYN
GUÉRIT IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMATISME, LUMBAGOS, HÉMORRHOÏDES, PLAIES ulcérées, etc. Contre **CORS**, **CEILS** de **PERDRIX**. — 1 fr. 1. Pharmacies

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION
sans vous être muni de l'
ABC DE L'EXPOSITION DE 1900
UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE
PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS
PRIX : 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX : 50 CENTIMES
FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à **M. VERMOT**, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS
LA PATE ÉPILATOIRE DUSSE détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS — (Pour le menton, 2 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., 0^{re} 25) — Pour les legs, employer le **PILIVORE** (20^e et 10^e). **DUSSE**, 1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.

CAUSERIE FINANCIERE

L'attitude du marché de nos rentes ne s'est guère modifiée.

Le 3 0/0 perpétuel est 101 25 à 101 15. Le 3 1/2 à 102 50. Quant à l'Amortissable, on s'en occupe peu, il reste à 99 20.

Les fonds d'Etat étrangers ont été mouvementés. La rente italienne a été l'objet d'offres nombreuses qui l'ont ramenée à un moment à 95 05. Depuis, les cours reprennent légèrement et s'établissent en dernier lieu à 95 35.

L'Extérieure espagnole a subi un vif recul de 73 70 à 72 80. La spéculation qui la travaille avait fini par se persuader que le ministre des finances reconnaît à imposer les titres estampillés.

Les fonds portugais n'ont pas modifié leur tenue d'une manière appréciable. La Rente 3 0/0 cote 24 50, l'obligation 4 0/0 152 francs et l'obligation 4 1/2 187 50.

Les rentes austro-hongroises ont eu une attitude divergente. Le 4 0/0 Autrichien reste négligé et lourd aux environs de 98 fr., tandis que le 4 0/0 Hongrois a été relevé à 100 50. On dit qu'un accord est intervenu entre les ministres des finances autrichien et hongrois, en vue d'exonérer la rente hongroise de l'impôt autrichien sur les rentes étrangères. La Hongrie compenserait cet avantage par une réduction de l'impôt qui, chez elles, frappe les transports de marchandises.

Parmi les fonds russes, il ne s'est guère produit d'amélioration que sur le 3 1/2 1891, qui a repris de 93 50 à 94 15. Le 3 0/0 1891 se retrouve à 83 40, le 3 0/0 1896 à 86 65 et le 4 0/0 Consolidé à 100 70.

Les rentes roumaines sont complètement dépourvues d'activité. Les derniers cours cotés sont 94 75 pour le 5 0/0 1892, 83 10 pour le 4 0/0 1894, 80 75, ex-coupon, pour le 4 0/0 1896 et 81 25, ex-coupon, pour le 4 0/0 1898.

Les fonds helléniques ne sont guère mieux partagés. Les obligations 5 0/0 1881 ont été négociées à 201 50; les obligations 5 0/0 1884 à 101 fr. et les obligations 4 0/0 1889 à 225.

Sur les fonds turcs, il y a eu d'abord un peu de mouvement, mais on finit en bonne reprise. La série B de la rente fait 47 25 après 47 fr., la série C 23 75 après 23 10 et la série D 23 50 après 23 02.

Les fonds égyptiens n'ont pas une attitude uniforme. L'obligation Darra Sanieh a fléchi de 101 93 à 101 25, tandis que l'obligation a repris de 101 93 à 101 05 ex-coupon, et la Privilegiée de 99 35 à 99 70.

Les rentes brésiliennes ont réalisé quelques progrès.

Les actions de nos grands établissements de crédit se sont encore alourdies par suites de nouvelles réalisations.

Les actions de la Banque de France sont à 4.250 fr.

Le Crédit Foncier de France conserve, au comptant son cours de 700 fr. A terme, il cote 698 fr.

On s'est de nouveau beaucoup porté dans ces derniers jours sur les obligations foncières et communales qui continuent à être bien tenues.

La Banque de Paris qui avait fléchi d'un moment à 1.165 remonte en dernier lieu à 1.175.

Le Comptoir national d'Escompte de Paris s'est tenu à 629.

Le Crédit Lyonnais a subi lui aussi l'impression générale et à quelque peu fléchi mais pour reprendre ensuite à 1.153.

La Société Générale n'a cessé de faire bonne contenance à 612.

Les actions de nos grandes Compagnies de Chemins de fer ont été encore très actives, et elles sont presque toutes en nouvelle et importante avance.

Le Lyon, que nous laissons à 1.945 fr. à terme et à 1.940 fr. au comptant, s'inscrit, sur ces deux marchés, respectivement à 1.962 fr. et à 1.958 fr. Midi, 1.380 au comptant, contre 1.387 fr. Nord, 2.495 fr. à terme, en bénéfice de 30 fr. Au comptant, il s'inscrit au même cours.

L'Est qui était passé à 1.139 fr. finit à 1.174 fr. au comptant et à 1.175 fr. à terme. Orléans, 1.853 fr. au comptant, contre 1.830 fr., et 1.870 fr. à terme, contre 1.835 fr. Ouest, 1.145 fr. au comptant et 1.150 fr. à terme, comme la semaine dernière.

Les Valeurs industrielles ont eu un marche assez irrégulier. Cependant la tendance rede- vient meilleure.

L'action Suez, toujours délaissée finit la semaine à 3.480.

Le Rio Tinto a été particulièrement mouvementé, a fléchi de 1.487 à 1.445, pour reprendre en fin de semaine à 1.386, ex-coupon de 56,50.

La boisson la plus saine, la plus rafraichissante et la plus économique, se fait avec dix gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée. Le Ricqlès assainit l'eau, il préserve des épidémies et de la cholérie.

La Mode

Abandonnant, aujourd'hui la question des toilettes proprement dites, je voudrais consacrer quelques lignes à un sujet d'un véritable intérêt, et qui tient une place importante dans le luxe de l'intérieur. Il s'agit de la chambre à coucher, et plus particulièrement du lit, meuble indispensable que l'on peut orner de toute façon.

Le lit de milieu s'est généralisé; on a reconnu sa grande commodité, la facilité de pouvoir le contourner et d'y entrer de plusieurs côtés; en outre, l'air y a plus d'accès. La draperie est généralement composée d'un drap relié au lit par un pau. Deux rideaux étroits y sont fixés et sont retenus par deux embrasses.

Il est très facile, avec un ouvrier un peu adroit de confectionner soi-même les draperies. Le dôme a un bandeau de peluche assortie et les motifs d'étoffes se croisent au-dessus en formant des dessins. La doublure est de même teinte; ainsi, avec une étoffe Louis XVI, vieux rose, on pourra employer de la peluche vert-mousse.

Pour le couvre-lit, bien des raffinements sont à l'ordre du jour. Le plus élégant, à mon avis, est en satin broché piqué, vert-mousse de ton un peu plus clair que la peluche. Il se double de satinette de même ton et est rembourré de plumes. On le pique finalement en marquant des dessins qui forment comme une broderie. Il est suffisamment long pour se replier au bois du lit.

Quelques personnes y ajoutent un transparent de broderie de Luxeuil. Dans ce cas, les rideaux sont doublés également de broderie semblable.

On peut aussi employer comme couvre-lit, un de ces grands châles en crêpe de Chine, brodés en couleur si élégants et que l'on ne voit pas partout, loin de là.

La couverture est en laine rayée de grands carreaux blancs et roses. Un édrillon piqué en soie vieux rose, est entouré d'une corbélière de même ton. Les deux oreillers en plume sont recouverts d'une satinette très soyeuse et vieux rose. Les taies d'oreiller en batiste très fines sont ourlées à jour et brodées finement; un volant de dentelle Luxeuil assorti aux draps com-



COSTUME TAILLEUR EN DRAP COULEUR BOIS

plete l'ornement de ce lit, que pourra envier la personne la plus difficile.

Le matelas (car on n'en fait plus qu'un) est capitonné soigneusement, de sorte qu'il est très fourni et suffit amplement avec le sommier à assurer le confort.

On a renoncé généralement aux lits de côté entouré de rideaux, l'hygiène ayant reconnu préférable la circulation de l'air. Si la disposition de la Chambre ne permet pas un lit debout, on place simplement une draperie contre le mur.

Les étoffes orientales sont très recherchées pour garnir les chambres à coucher, soit comme portières, soit comme tentures.

Aux lits de milieu, on place deux tables de nuit, une de chaque côté: elles sont semblables ou variées, suivant le caprice du moment. L'une peut avoir la forme de chiffonnier ou même de petite bibliothèque de chevet. Des tapis sont posés sur ces tables; ils sont en soie assortis, garnis de galons; ou bien en granité de toile blanche, frangés et brodés en couleur.

Le petit sac de nuit se brode de même; il se fait suffisamment grand pour y loger les accessoires du lit: chemises, mouchoirs, etc., et se garnit de dentelles. On le place à la tête et sous le couvre-lit.

Telle est la mode du jour, qui comporte, comme on le voit, un certain nombre de petits détails, appartenant entièrement au domaine de la fantaisie. C'est surtout sur cette question des détails que porteront les changements imposés par la mode qui n'abandonne pas plus ses droits sur ce point que sur tous les autres.

Quelques lectrices qui me font le grand honneur de suivre avec une certaine attention mes chroniques hebdomadaires m'ont reproché de me confiner un peu trop strictement dans le domaine des modes féminines. « Ne négligez vous pas un peu trop nos maris, nos frères, nos fils, m'écriit l'une d'elles. La mode pour eux est assez variable, bien que fort éloignée d'être aussi capricieuse et changeante que pour nous. » Je suis le premier à reconnaître que ce reproche est jusqu'à un certain point fondé. Aussi me propose-je d'aborder prochainement la question du costume masculin. Que mon impatiente correspondante veuille bien me faire quelque crédit: nous aurons du reste vite épuisé ce chapitre, nos seigneurs et maîtres, reconnaissons-le tout bas, montrant moins de verve allité que nous et canervant plus longtemps la mode de toilette.

Le costume tailleur dont on trouvera ci-contre le dessin est en drap couleur bois avec une jupe ornée de trois plis creux de chaque côté. Corsage jaquette avec piqure foncée. Grand gilet en velours épinglé écossais. Petit gilet et cravate de satin gros bleu. YVONNE.

Des commerçants peu scrupuleux, essayant de donner un produit similaire quand on leur demande de la Crème Simon, nos lectrices doivent exiger la signature de l'inventeur.

LE MEDECIN DE LA MAISON

Conseils aux malades.



HOTEL DE LA MEDECINE NOUVELLE

A tous les malades fatigués de prendre d'inutiles drogues, nous conseillons de demander une consultation gratuite au Directeur de la Médecine Nouvelle qui, depuis 17 ans, a enregistré des milliers de guérisons, tant à l'étranger qu'en France. Par les traitements vitalistes externes, guérison radicale et assurée de toutes les maladies réputées incurables: paralysie, neurasthénie, goutte sciatique, rhumatisme, asthme, maladies de poitrine, de l'estomac, du foie, des reins, de la peau, les tumeurs, les cancers, l'obésité, la surdité, etc., etc. Le journal La Médecine Nouvelle illustrée est envoyé gratuitement et franco pendant deux mois. Adresser les demandes de journaux et les consultations à l'Hotel de la Médecine Nouvelle, 19, rue de Lisbonne, Paris.

Eblouissement. — Trouble momentané de la vue qui peut être produit soit par une trop vive lumière, soit par une cause interne. Si des éblouissements surviennent chez une personne faible, pâle, c'est qu'ils sont dus de l'anémie, et il faut agir en conséquence. Si, au contraire, ils se produisent chez une personne forte, colorée, ils dénotent de petites congestions cérébrales et la personne qui en est atteinte est menacée un jour ou l'autre, d'une forte congestion ou d'une attaque d'apoplexie. Pour prévenir ces accidents fâcheux, elle devra éviter les excès et les émotions morales, mener une vie régulière et par des moyens appropriés, produire fréquemment une dérivation du côté de l'intestin.

Panaris. — Le panaris est l'inflammation des doigts ou des orteils. Il peut avoir son siège sous l'épiderme et on l'appelle alors *mal blanc*, et *tournoie* quand il se développe au bout du doigt, près de la racine de l'ongle. Si l'inflammation siège plus profondément, on a un panaris proprement dit ou *mal d'oreille*.

Le panaris est une affection grave qui peut entraîner la perte des mouvements du doigt, même la perte des phalanges. Quand le pus s'accumule dans les parties profondes, il peut fuser le long des gaines des tendons, jusqu'à la main et même jusqu'à l'avant-bras, si on tarde à lui ouvrir une porte de sortie.

Dès le début d'un panaris, il faut essayer de le faire avorter. Nous avons souvent obtenu un bon résultat avec la pommade suivante:

Onguent napolitain..... 10 grammes.
Extrait de belladone..... 5 —
Extrait d'opium..... 5 —

Melce avec soin.

On doit, pour réussir, enduire le doigt malade d'une bonne couche de cette pommade et la renouveler trois fois par jour. Si, au bout de deux jours, on voit qu'on ne réussit pas, il faut mettre des cataplasmes émollients qu'on arrose de laudanum pour calmer un peu les violentes douleurs occasionnées par le panaris. Dès qu'on s'aperçoit qu'il y a du pus, il ne faut pas hésiter à porter le fer dans l'abcès. Aussitôt l'incision faite, on fonge la main dans un bain de guimauve et on reprend les cataplasmes laudanisés jusqu'à ce que l'inflammation disparaisse.

Le panaris est une maladie qu'il ne faut jamais négliger; ayant bien présent à la mémoire que toutes les pommades, baumes ou onguents qui sont vendus pour guérir cette grave affection sont tout à fait inutiles.

Rappelez-vous que le médecin, appelé à temps, vous administrera, avec son bistouri, le meilleur des traitements possibles, et que, dans ce cas, le baume supérieur à tous, c'est le baume d'acier.

On opère les panaris souvent trop tard et jamais trop tôt.

C'est pour ne pas vouloir suivre ce conseil que beaucoup souffrent des mois entiers de douleurs atroces et aboutissent, par leur entêtement, à des difformités de la main quelquefois très sérieuses, et qui les rendront infirmes jusqu'à la fin de leurs jours.

Sirop de violette.

Voici comment se prépare ce sirop utile dans les rhumes, dans beaucoup de circonstances.

Pour un demi-kilogramme de pétales récents, il faut 2 kilogrammes de sucre sur les pétales, verser 5 ou 6 fois leur poids d'eau — distillée autant que possible. — Laisser en contact deux ou trois heures. — Exprimer à travers une toile.

Verser alors, sur les violettes, assez d'eau bouillante pour avoir avec les fleurs et l'eau un poids total de un kilogramme. Laisser infuser pendant 12 heures. Filtrer. Ajouter à la liqueur le sucre cassé et le faire fondre au bain-marie couvert. Le sirop fait, le laisser refroidir. Mettre en bouteilles.

Cette préparation est trop renommée comme pectoral pour insister ici sur ses vertus médicamenteuses.

CARNET DE LA MENAGERE

Etamage des ustensiles de cuisine.

Lorsque l'on a donné des ustensiles de cuisine à étamer, il arrive souvent, que l'on voit apparaître au bout d'un certain temps des parties de cuivre. Dans ce cas, c'est que l'étamage a été fait dans de mauvaises conditions.

Beaucoup d'étameurs, au lieu d'employer de l'étain, se servent de zinc, et cela parce qu'ils peuvent se défaire avec plus de profit des rognures de zinc.

Cette substitution peut amener des inconvénients plus ou moins graves; le zinc, au contact de certaines préparations culinaires contenant un résidu acide, forme des sels qui peuvent occasionner des vomissements ou produire les effets de violents purgatifs. De plus, l'étamage au zinc ne tient pas comme celui à l'étain.

Il est facile, du reste, de reconnaître quel métal a été employé.

Il suffit de faire bouillir un peu de vinaigre dans l'ustensile étamé. Si l'étamage ne subit aucune altération, c'est qu'il a été fait à l'étain. Au contraire, s'il est fait au zinc, l'étamage fondra en partie dans le vinaigre bouillant et le cuivre apparaîtra.

Comme on ne saurait prendre trop de précaution lorsqu'il s'agit de la sante, nous conseillons à toutes les ménagères soigneuses de mettre en pratique le moyen suivant pour rendre inoffensifs les ustensiles étamés destinés à la préparation des aliments.

Ce moyen consiste à faire bouillir de temps à autre, dans ces ustensiles, de l'eau dans laquelle on aura mis des morceaux d'étain, et une petite quantité de crème de tartre. L'étain et la crème de tartre forment un tartrate d'étain, et ce sel se décomposant ensuite, l'étain se trouvera absorbé par le cuivre, dans toutes les parties et interstices où l'étamage sera usé.

Quelques plats pour la semaine

En maigre	En gras
Soupe à l'oignon liée à l'œuf.	Potage à la provençale.
Filets de soles de Trouville.	Carottes au maïs.
Œufs, gratinés avec croûtons	Côteslettes de mouton sautes
Salade à la sauce blanche	chevreuil.
Neufes au chocolat.	Haricots de Soissons bretonne.
	Omelette soufflée.

Filets de soles à la Trouville.

Levez les filets à deux soles, ce qui vous fait huit filets. Les plier en deux, les mettre dans une petite casserole beurrée, les arroser avec du vin blanc, les saler et cuire à four doux. Quelques minutes suffisent. Mettez dans une casserole un petit morceau de beurre, une pincée de farine, liez bien votre farine au beurre, puis mouillez avec le jus des soles et avec un petit bouillon fait au préalable avec les arêtes de vos soles mêmes, assaisonnez, liez avec deux jaunes d'œufs, un jus de citron. Au moment de servir, liez la sauce avec un beurre de crevettes et ajoutez-y encore une garniture de queues de crevettes. Dressez vos filets en couronne et la sauce et la garniture par-dessus.

Distractions et Jeux d'esprit

1° Enigme.

Droit comme une perche,
Il faut qu'on me cherche
En tous les endroits
Et tous les exploits...
Je fus la campagne,
Habite Paris.
Mais sur la montagne,
Je suis la brebis;
Sans craindre l'abîme,
J'en attends la cime.
Sans quitter ces lieux,
Je vais dans les cieux.

2° Métagramme.

Sur mes cinq pieds, lecteur, je fais trembler la terre.
Et ma voix est semblable à celle du tonnerre.
Le sang coule à grands flots quand je suis en courroux,
Rien ne résiste enfin à mes terribles coups.
Si tu coupes mon chef, je deviens pacifique,
Mais je suis entêté tout comme une bourrique;
Ma voix, quoique assez forte alors ne fait plus peur.

Au contraire, on en rit. Devine-moi lecteur.

Solution de l'avant dernier numéro:

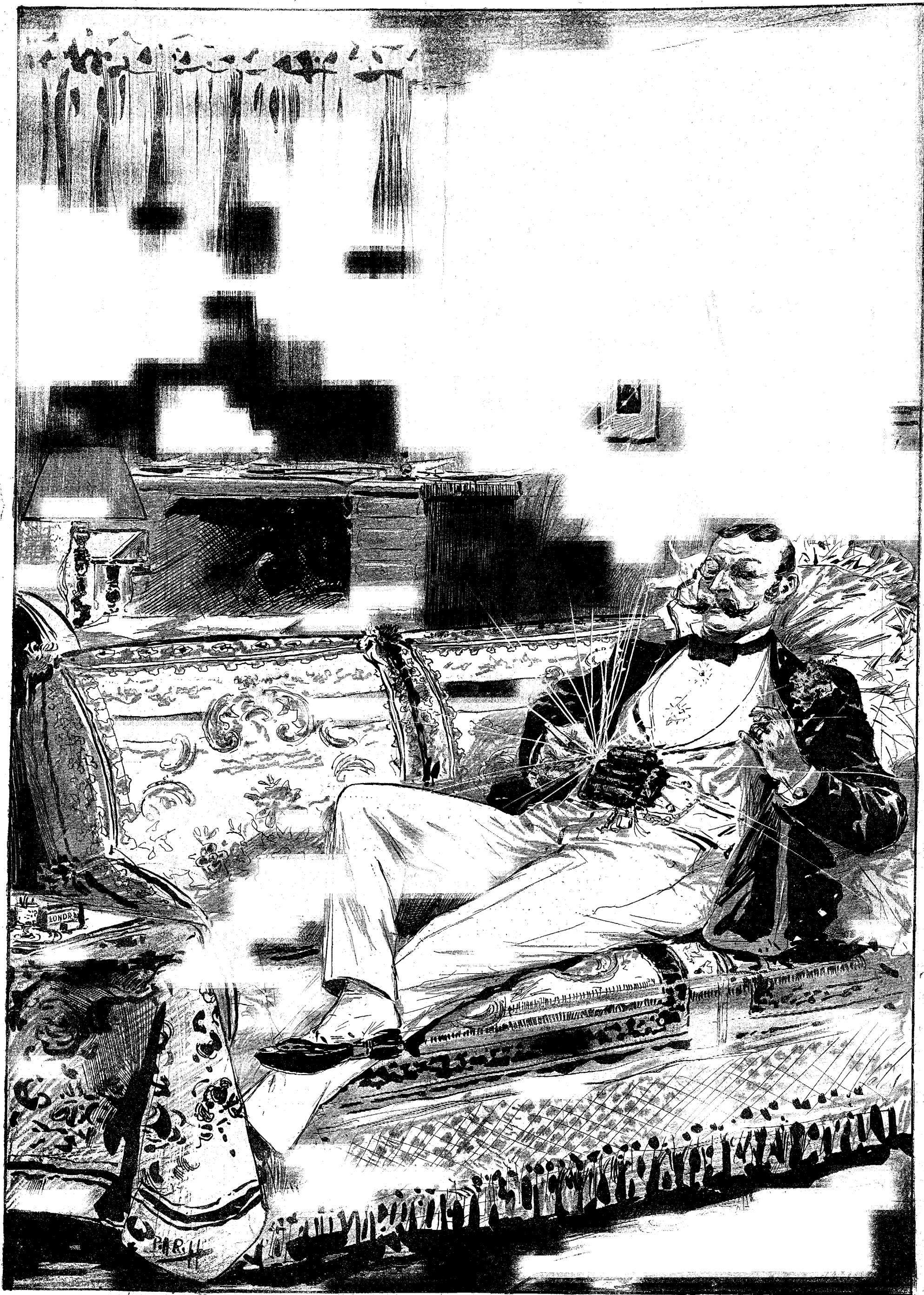
1° Mots en A.

A
NIE
CONTE
RIS EST
VIE TAG
VIO LONGELLE
ROT
FELER VOUTZ

2° Charade.

SOL — IMAN — SOLIMAN

Solutions faites: Sancrafit. — Pocrabontas. — Le nègre de Horse Shoc. — Miss Tigriss. — Tob Richet. — Sam et Crase. — Un margis A G. — Une communiante de la rue du Milieu. — Un Razet à Mas-Erte. — A. R. à Nages. — Maf. — U. G. Nid. — La Flûte. — Luce.



Dramatique suicide d'un banquier américain